

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSSEL

200e ANNEE—No 91

MONTREAL, 16 JANVIER 1904

40 PAGES, 5c. le numéro

Assemblée
Générale
Le 17 Janvier 1904



BEAUX-ARTS. — LA JEUNE ARTISTE, (d'après le grand maître anglais J. REYNOLDS)

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — La mort de Gérome. — En Corée: où Russes et Japonais se disputent la prééminence. — Poésie: Paysage d'hiver, par M. Ruelens. — Petites notes scientifiques (avec gravures). — Célébrités féminines. — La Glace (nouvelle canadienne), par L. d'Ornano. — Propos d'étiquette. — Le serpent de mer. — Un cerf-volant en attelage. — Poésie: Un vilain vieux, par Auguste Charbonnier. — Sport royal. — Nouvelle: L'autre. — Marche funèbre de Chopin. — Eloge des chats. — Les victimes du devoir. — Petits échos de la mode: Carnet de la ménagère. — Page de Saint-Nicolas (avec gravure). — Pages humoristiques illustrées. — Récréation en famille (avec gravures). — Choses vraies (avec gravures). — Variétés illustrées.

FEUILLETONS. — Madame Thérèse, par Erkman-Chatrian; L'Épreuve du Feu, par Jeanne de Coplomb.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Grande Masurka de salon.

GRAVURES. — Beaux-arts: la jeune artiste, d'après Josuah Reynolds. — Portrait de Gérome. — Séoul, capitale de la Corée; troupes japonaises et russes en manoeuvre; aspect général de Masampo. — Portraits de Mmes Deflandre, Cave et Dilhan. — Le fameux serpent de mer. — Le colonel Cuddy en canot. — Le roi à la chasse. — Nos chevreuils du Muskoka. — Préparatifs de fêtes au siècle de la Renaissance. — Le pompier James Hutt. — Incendie du club "Mount-Royal". — Robes de bal. — Grand nombre de dessins humoristiques, rébus, concours, etc.



Il y a encore des astrologues, des hommes qui se mettent en communication avec la lune, quand bon leur semble, tout comme Cyrano de Bergerac, avec toutes les planètes et même avec les étoiles les plus invisibles, et nous en rapportent des choses étranges, dont la plus fantastique est la prédiction de l'avenir.

Un de ces spécialistes, un nommé Jacob, un Juif probablement, occupe beaucoup la verve des Parisiens, qui rient de tout, en nous prédisant ce qui va se passer pendant l'année 1904. L'avenir n'est plus à Dieu seul, et Jacob en réclame aussi la connaissance.

Or, voici ce que prédit le susdit Jacob:

"De terribles malheurs s'abattront sur l'Angleterre. Le Vice-Roi des Indes abdiquera. De graves conflits s'élèveront entre les Etats-Unis, la Russie et l'Allemagne. Le président Roosevelt tombera malade et un complot sera ourdi contre lui. Il y aura en Amérique de sérieux désastres financiers.

"L'empereur du Japon subira un grave accident.

"Des révolutionnaires tenteront d'assassiner l'empereur de Chine.

"Des tremblements de terre se produiront à Constantinople, au Chili et aux Philippines.

"De nombreuses productions littéraires du

plus grossier matérialisme verront le jour en 1904.

"Le ministère Combes sera renversé entre le 7 et le 19 avril.

"Plus tard, panique dans un music-hall, graves accidents et troubles populaires en Russie. Tentative d'empoisonnement sur le Czar. Conflits sérieux entre la Russie et l'Autriche.

"Ce n'est pas tout.

"L'Angleterre doit perdre son prestige. La campagne du Thibet sera un désastre, et des échecs cruels adviendront au gouvernement britannique à Calcutta et au Transvaal."

Qui vivra verra ou ne verra pas tout cela.

Pour moi, qui n'ai aucune disposition pour le métier de prophète, genre Jacob, je me contenterai aujourd'hui de vous entretenir un peu de ce qui s'est passé, il y a cent ans.

L'année 1804 vaut en effet la peine qu'on repasse les événements qu'elle a vu s'accomplir.

Vous allez en juger vous-mêmes.

◆◆ Dans les derniers jours de février 1804, une conspiration contre la vie de Bonaparte, alors premier consul, fut découverte et amena l'arrestation de Georges Cadoudal, Moreau, Pichegru et d'autres conjurés de moindre importance.

Aucun des complices ne nia l'accusation.

Georges Cadoudal, fils d'un meunier, avait été chef de Chouans, s'était battu pendant plusieurs années, s'était fait battre par Hoche et Brune, et avait réussi à fuir en Angleterre, où le comte d'Artois (plus tard Louis XVIII) le nomma lieutenant général du royaume de France, titre qui ne valait évidemment pas le papier qui le lui conférait.

Cadoudal fut condamné à mort et exécuté.

Pichegru, général français, avait été l'un des professeurs de Napoléon, et, après avoir changé plusieurs fois d'opinion, avait fini par se rapprocher des royalistes et devenir conspirateur.

Il s'étrangla dans sa prison.

Moreau, général français, avait de magnifiques états de services et s'était couvert de gloire, en remportant victoires sur victoires. C'était certainement un capitaine de premier ordre, qui aurait pu laisser un grand nom dans l'histoire, mais, poussé par sa femme et sa belle-mère, jalouses de le voir au second rang, en France, il se joignit aux conspirateurs cités plus haut. Le tribunal fut élément pour lui et ne le condamna qu'à deux ans d'exil. Il partit pour les Etats-Unis, où il resta jusqu'en 1813, pour revenir en Europe mettre ses talents militaires au service des ennemis de la France.

Il fut tué à la bataille de Dresde, le 25 août 1813, d'un boulet.

Une légende dit que le canon avait été pointé par Napoléon lui-même, mais ce n'est qu'une légende.

◆◆ Le 20 mars 1804, le Conseil Législatif réunit sous le titre de "Code Civil des Français", toutes les lois sur les matières civiles qu'il venait de voter.

C'est le "Code Napoléon", monument admirable qui a servi de base aux Codes de plusieurs nations, et en particulier au Code Civil de la province de Québec.

Inutile de faire l'éloge de cette oeuvre gigantesque, et, comme le dit Poncelet, quelque audacieusement radicale que la révolution française se soit montrée dans ses actes, notre Code continue exactement le droit antérieur, et, dans ses innovations civiles les plus heureuses, ne fait que réaliser les progrès préparés à l'avance et indiqués par les discussions des auteurs et la jurisprudence des tribunaux.

Quant au soin apporté à sa confection, nous en aurons une idée d'après ce que dit Taillandier:

"Une phrase, une ligne, une disposition du Code Napoléon, sont souvent le résultat de travaux antérieurs sur ce point. En effet, les racines de ce Code sont dans la Renaissance, dans le Moyen-Age, dans l'antiquité romaine, quelques-unes plongent sans doute jusqu'au fond des forêts celtiques et germaniques, d'autres

jusqu'à la vieille loi des douze tables. Tel point vient du droit civil, du droit prétorien ou du droit impérial, tel autre découle du droit coutumier, et son origine se perd dans l'inconnu avec l'origine des coutumes; on assiste ainsi au spectacle imposant de la marche, de la transformation des sciences, de la tradition de l'humanité à cet égard."

Les Anglais n'ont pas encore de Code.

◆◆ Le 21 mars 1804 vit se commettre un crime qui est resté la grande tache de la vie de Napoléon, je veux parler de l'exécution du duc d'Enghien.

Vous connaissez ce triste épisode:

Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, était fils de Louis-Henri-Joseph de Bourbon, prince de Condé, et de Louise-Thérèse Bathilde d'Orléans. Il suivit son père et son grand-père dans l'émigration, se battit contre la France, sur les bords du Rhin, et, après le traité de Lunéville, en 1801, vint se fixer à Ethenheim, dans le grand duché de Bade, avec la jeune et belle Charlotte de Rohan-Rochefort, qu'il avait peut-être, dit-on, épousée secrètement.

C'était le temps où les émigrés et les royalistes de l'intérieur conspiraient de tous côtés contre le pouvoir et même la personne de Bonaparte, et l'affaire de Cadoudal, dont je viens de vous dire un mot, en est la preuve.

On persuada au premier consul que le duc d'Enghien était mêlé à ces intrigues criminelles et qu'il allait entrer en France par Strasbourg; il le fit arrêter, malgré le droit des gens, par une troupe de dragons, sur le territoire badois, conduire à Vincennes, juger par une commission militaire et fusiller dans les fossés du château, aussitôt après le jugement.

Dans ses "Mémoires", Napoléon a essayé de justifier l'arrestation du duc d'Enghien comme une nécessité politique, mais il blâme sévèrement ceux qui, entraînés par un zèle criminel, n'attendent pas ses ordres pour exécuter le jugement de la commission militaire.

Quoiqu'il en soit, comme la plupart, sinon tous les souverains, il macula une page de son histoire et commit une grande faute.

◆◆ L'Europe était encore sous le coup de l'émotion que venait de causer l'exécution du duc d'Enghien, quand une nouvelle étrange, imprévue, presque invraisemblable, se répandit tout à coup.

Napoléon avait été nommé consul à vie, le 4 août 1802, avec le droit de désigner son successeur, de faire grâce et d'empreindre son effigie sur les monnaies.

Monarque de fait, il résolut de l'être de nom, et pour couper court à toute espérance de restauration, il se fait décerner, le 18 mai 1804, par le Tribunat et le Sénat, le titre d'Empereur héréditaire des Français, décision qui fut aussitôt confirmée par plus de trois millions de suffrages.

Cet acte a été interprété de différentes manières et vivement critiqué, les républicains y voyant avec raison une violation du serment qu'il avait prêté, les royalistes une usurpation de pouvoir.

Cette qualification d'usurpateur est assez puérile de la part des Bourbons.

Comme le dit parfaitement un savant écrivain: Usurpateur de quoi? Est-ce qu'on se souvenait alors, en France, qu'il y avait eu des Bourbons? On a parlé du principe de légitimité. Est-ce que Pepin avait respecté la postérité de Clovis? Est-ce que Hughes Capet respecta davantage l'indolente inertie des derniers Carolingiens? Quelque grands qu'aient été plusieurs de nos rois, y en a-t-il un seul qui, pour le génie, puisse lui être comparé, et si le trône devait être rétabli et appartenir au plus digne, n'avait-il pas droit d'être souverain au même titre qu'Alexandre le Grand, Jules César et Charlemagne?

Napoléon, devenu empereur, voulut avoir une cour, et en forma une nouvelle qui, pleine de force et de jeunesse, n'avait rien de commun

avec celle de l'ancien régime, devenue impuissante et sans vie.

Deux de ses frères, Joseph et Louis, sont créés princes impériaux, (Lucien et Jérôme étaient alors en disgrâce).

Il nomme un grand électeur, un connétable, un archi-chancelier d'empire, un archi-trésorier, un archi-chancelier d'Etat et un grand amiral.

Il signe la nomination de quatre maréchaux honoraires: Kellermann, Lefebvre (l'ancien sergent aux Gardes-françaises, le mari de Madame Saint-Héne), Serrurier et Pérignon, et de quatre maréchaux en activité: Jourdan, Berthier, Masséna, Lannes, Ney, Augereau, Brune, Murat, Bessières, Mortier, Moncey, Soult, Davout, Bernadotte.

A-dessus et à côté il établit un grand nombre de charges de cour, que convoitent peu à peu et obtiennent facilement du souverain diplomate, les membres de l'ancienne noblesse ralliés au pouvoir nouveau.

On croit rêver en parcourant la liste de ces dignitaires sortis pour la plupart des rangs du peuple, mais dont les noms claironnent des airs de victoires et de conquêtes!

♦ ♦ ♦ Tout cela était bien, étant donné l'époque et les dispositions de la France, mais il manquait au nouveau souverain la consécration de l'Eglise.

Il voulut l'avoir, il l'obtint.

Le 2 décembre 1804, Paris semblait ivre de bonheur, les cloches de toutes les églises sonnaient à toute volée, toutes les rues étaient pavées, des chants et des acclamations joyeuses se faisaient entendre partout, et les portes de la vieille cathédrale de Notre-Dame de Paris, resplendissante de lumières, s'ouvraient pour recevoir, avec un éclat et une pompe sans précédent, l'ancien petit "Corse aux cheveux plats", l'officier de fortune, et la douce et gracieuse Joséphine Tasher de la Pagerie, veuve du vicomte de Beauharnois, devenus, par une suite de cir-

constances sans exemple dans l'histoire, l'Empereur et l'Impératrice des Français.

Le souverain pontife Pie VII avait quitté ses Etats et la Ville Eternelle pour venir verser lui-même l'huile sainte sur la tête du soldat-empereur et de sa compagne; mais, détail important et signe d'orgueil indomptable chez cet homme extraordinaire, lorsque le pape eut béni la couronne, Napoléon la prit lui-même sur l'autel, en ceignit son front, et plaça de même le diadème sur la tête de l'impératrice Joséphine.

Le lendemain, Napoléon se remettait au travail et faisait d'immenses préparatifs de guerre, car la troisième coalition venait de se former, et il fallait être prêt à faire face encore une fois à toute l'Europe armée.

1804 avait été témoin de grands événements!

♦ ♦ ♦ C'est en 1804 qu'eut lieu l'organisation définitive de la Légion d'honneur, et le nombre des membres en fut fixé à six mille.

La distribution des croix eut lieu au camp de Boulogne, en présence d'une armée de "cent mille" hommes, et ici encore, Napoléon nous donne une nouvelle preuve de l'apparat et de l'éclat qu'il savait mettre dans tout ce qui pouvait frapper l'esprit français.

Voulant, pour ainsi dire, allier les gloires de la France de l'ancien régime à celles de la France nouvelle, il ordonna que les croix lui soient présentées moitié dans le casque de Duguesclin et moitié dans le bouclier de Bayard!

Et voici que, cent ans après, le Parlement français discute la question de suppression de l'ordre de la Légion d'honneur!

♦ ♦ ♦ Peu à peu les puissances de l'Europe reconnaissent le nouvel Empereur, malgré les protestations de Louis XVIII.

Ce sont d'abord l'Espagne, la Hollande, le royaume de Naples, la Prusse et le Danemark, puis l'Autriche et une grande partie des Etats de l'Allemagne.

La Russie, l'Angleterre et la Suède s'y refusent.

♦ ♦ ♦ J'ai sous la main la "Gazette de Québec" de 1804, et je la parcours:

On l'appelle M. Buonaparte, Empereur révolutionnaire manqué, le petit Corse, l'ogre de Corse, l'usurpateur, etc., etc.

L'Impératrice est tout simplement: Joséphine Lapagerie, maintenant madame Bonaparte.

♦ ♦ ♦ La "Gazette" de 1804 annonce que le Comité d'agriculture de Londres institue un prix de 50 guinées pour le meilleur rapport sur la culture du chanvre dans la colonie canadienne.

Le concours est ouvert jusqu'au mois de janvier 1806.

♦ ♦ ♦ Le 28 août 1804 eut lieu la consécration de la nouvelle église cathédrale anglaise du diocèse de Québec.

Cette cérémonie eut lieu au milieu du plus grand apparat.

Comme c'est loin tout cela!

♦ ♦ ♦ Et pour finir:

Château Saint-Louis, 8 février 1804.

"Il y aura une route au Château, mardi prochain, le 14e de ce mois."

(Une "route" était une réception dans le genre de nos concerts-promenades).

♦ ♦ ♦ Quant à la causerie-souvenir de 1904, je laisse le soin de la faire à mon successeur inconnu, chroniqueur de l'"Album Universel" de 2004!

Il y a longtemps que nous dormirons tous d'un sommeil sans réveil!!

LEON LEDIEU.

La mort de Gérôme

En la personne de Jean-Léon Gérôme, peintre et sculpteur de grand talent, la mort vient d'enlever à l'art universel, et à la France en parti-



Portrait de JEAN-LEON GEROME

culier, une des personnalités les plus célèbres de notre époque. Il était né à Vesoul en 1824.

La mort a frappé le vieil artiste d'une façon foudroyante. Gérôme avait assisté la veille au dîner des membres de l'Institut. La conversation était très vive et il paraissait fort gai; ses amis, cependant, avaient remarqué une certaine altération dans ses traits. A neuf heures, le lendemain matin, le valet de chambre de Gérôme trouve son maître inanimé dans le lit.

Le docteur ne put que constater le décès et déclara que la mort était due à une congestion cérébrale.

M. Gérôme était une figure très en vue dans la société parisienne.

Quelques heures avant de mourir, l'auteur de l'aigle de Waterloo et de tant de chefs-d'oeuvre,

montrait à plusieurs de ses amis sa statue de Corinthe, qu'il venait justement de terminer. Il était en train de la peindre.

Parmi les dernières productions de Gérôme se trouvent des figures allégoriques représentant le travail, exécutées pour Charles-W. Schwab, le magnat américain de l'acier.

En Corée

Où Russes et Japonais se disputent la prééminence

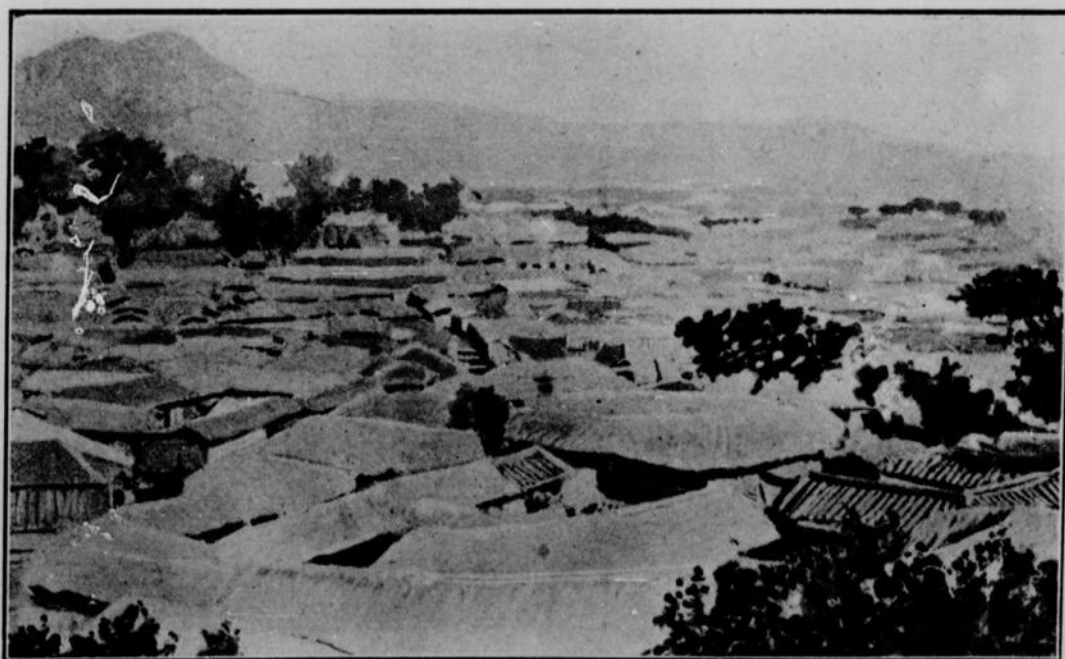
Puisque la guerre entre la Russie et le Japon paraît inévitable; bien qu'à la dernière heure il semble que les grandes puissances veuillent modérer l'esprit belliqueux des frères de Mme Chrysanthème; les offres de la Russie étant jus-

tes; parlons un peu de l'Extrême Orient, et surtout de la Corée.

Pour la grande masse du public, Séoul, Masmampo et Chemulpo ne frappent pas considérablement l'imagination. Et cependant, du protectorat, de l'occupation, sinon de la possession de ces trois villes semble dépendre un conflit qui viendrait troubler la paix du monde.

Les Coréens, dont l'empereur Gy s'est américanisé par son mariage avec Mme Eum, et possèdent des chemins de fer, de la lumière électrique et des lignes de bateaux à vapeur, ne sont pas tellement séduits par la civilisation qu'ils manifestent un choix pour le maître qui la prodiguera à leur pays.

La Russie et le Japon entendent simultanément s'imposer en mentors. La Corée est un



Vue générale de la ville de Séoul, capitale de la Corée.



Manœuvre d'Infanterie Japonaise.

enjeu. Elle n'est pas consultée sur le régime de protectorat qui va lui être imposé.

A cette heure, la Russie paraît céder au Japon la suprématie à Séoul en raison des vastes compensations qu'elle s'attribue en Mandchourie et en Chine.

EN CAS D'HOSTILITES

Voici les forces navales actuelles de la Russie et du Japon en Extrême-Orient :

La flotte russe, commandée par l'amiral Sterek, comporte 7 cuirassés du type tout à fait moderne; 2 croiseurs armés; 9 croiseurs protégés; soit dix-huit bâtiments de premier ordre, plus 32 bateaux torpilleurs et contre-torpilleurs.

La flotte japonaise, commandée par l'amiral Togo, compte 6 cuirassés d'un type un peu moins récent que les cuirassés russes; 6 croiseurs armés; 16 croiseurs protégés, soit vingt-huit grands bâtiments, outre 70 bateaux torpilleurs et contre-torpilleurs.

Mais la flotte russe sera bientôt renforcée d'un cuirassé et d'un croiseur qui appareillent actuellement dans la Baltique, et de six torpilleurs et 2 croiseurs, partis récemment de Bizerte (Tunisie) à destination de l'Extrême-Orient; ce qui portera l'effectif russe à vingt-trois grands bâtiments, plus 47 torpilleurs.

Sur le papier, l'avantage reste momentanément, toutefois, aux Japonais, qui disposent de nombreux ports et bassins, tandis que la Russie n'a, pour la réfection de ses vaisseaux, que Port-Arthur et Vladivostok, qui sont généralement bloqués par les glaces en hiver.

Pour cette fois, la diplomatie est en train de régler ses négociations d'après les modalités militaires. La paix sortira des conférences de Tokio, parce que la Russie ne peut pas risquer la guerre, aussi bien en l'état actuel de préparation de ses forces de terre et de mer, que son

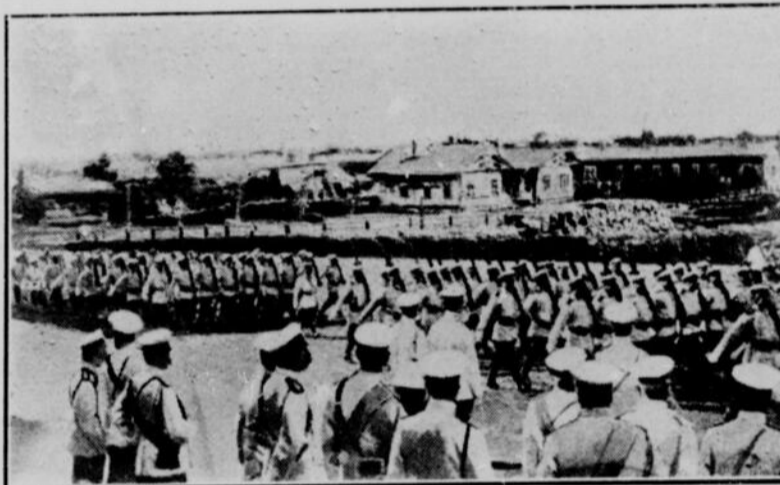
installation inachevée en Mandchourie et à Port-Arthur.

La situation est délicate est hiver, comme elle l'était à l'automne; mais le Mikado, en prononçant la dissolution d'une Chambre belliqueuse, a définitivement orienté le Japon vers la solution pacifique. C'est là une assurance capitale et qui l'emporte de beaucoup sur les rumeurs et les faux bruits de toutes sortes dont les Anglais continuent à être prodigues.

Du moment où l'amiral Alexeïeff a admis le principe de la suprématie japonaise en Corée, il n'y a qu'à prendre patience sur l'issue des négociations de Tokio. Le vice-roi russe désire relier sa capitale primitive de Vladivostok par une station maritime sur la côte de Corée, qui fait face au Japon. L'amiral voudrait également un port sur la mer Jaune, de façon à y installer un dépôt de charbon, accessible avant de remonter à Port-Arthur et à Delny.

Cheaulpo avec ses pêcheries prospères, Masampho, tentent aussi bien les Japonais que les Russes, et il est vraisemblable que le sort de ces deux villes coréennes sera le prix de l'arrangement qui va se conclure à Tokio.

Les Japonais ont fait leur deuil de la Mandchourie, mais au moins veulent-ils éviter l'ingérence russe en Corée.



Russes faisant des exercices militaires près de Port Arthur.

—Chacun chez soi, semble le mot d'ordre donné aux négociateurs japonais. Les ports coréens seront librement ouverts aux diverses marines et celle de la Russie s'y ravitaillera, comme les autres, sans qu'il soit besoin de lui affecter deux dépôts de charbon pouvant se transformer par la suite en positions militaires et en arsenaux maritimes.

—Nous ne vous demandons, doivent conclure les Japonais, que la réciprocité du libre accès aux ports mandchous et à ceux qui sont en Chine, dans la sphère d'influence russe.

En principe, la Russie aurait voulu protéger



Infanterie Japonaise, manœuvre d'une compagnie.

la Corée de compte à demi. On conçoit que son compétiteur exploite l'obligation où la Russie se trouve d'échanger sa parole d'évacuation de la Mandchourie contre un traité qui ne lie pas l'avenir et n'arrête pas l'expansion du Japon en Extrême-Orient.

La main-mise du Japon sur la Corée semble être singulièrement facilitée par des incidents arrivant à point pour expliquer une intervention. C'est ainsi que des travailleurs en grève s'étant livrés à des désordres, les Japonais ont débarqué des soldats d'infanterie de marine à Mok-Pho. Ceux-ci en sont venus aux prises avec les émeutiers, dont plusieurs ont été tués.

Ailleurs, des débardeurs coréens ont amené une bagarre dans la concession étrangère. Là encore, le représentant du Mikado à Séoul a fait débarquer un détachement, mais la rixe, au lieu de s'apaiser, s'est aggravée.

Relativement au port de Yon-gampho, que les Coréens se proposent d'ouvrir au commerce international, M. Pavlof, ministre du tsar à Séoul, fait grise mine à cette éventualité. La Russie a tellement dépensé en Extrême-Orient qu'elle souhaiterait se récupérer un peu, en restant seule maîtresse du marché du bois sur le Yalou. Ne l'at-

elle pas obtenu par privilège royal en 1896? A cela, répond le Japon en poussant la Corée dans la voie du droit commun qui résultera de la proclamation de la liberté des transactions.

Nous donnons ici les vues de Séoul et Masampho, objectifs de premier ordre dans la future guerre, si elle a lieu: ainsi que des photographies de troupes russes et japonaises en manœuvre. Il n'est pas difficile de voir que ces hommes sont bien exercés. Ainsi, si lutte il y a entre l'ours russe et le fils du Soleil Levant; elle sera malheureusement sanglante. Espérons que les diplomates français et anglais pourront parvenir à éviter le conflit redouté.

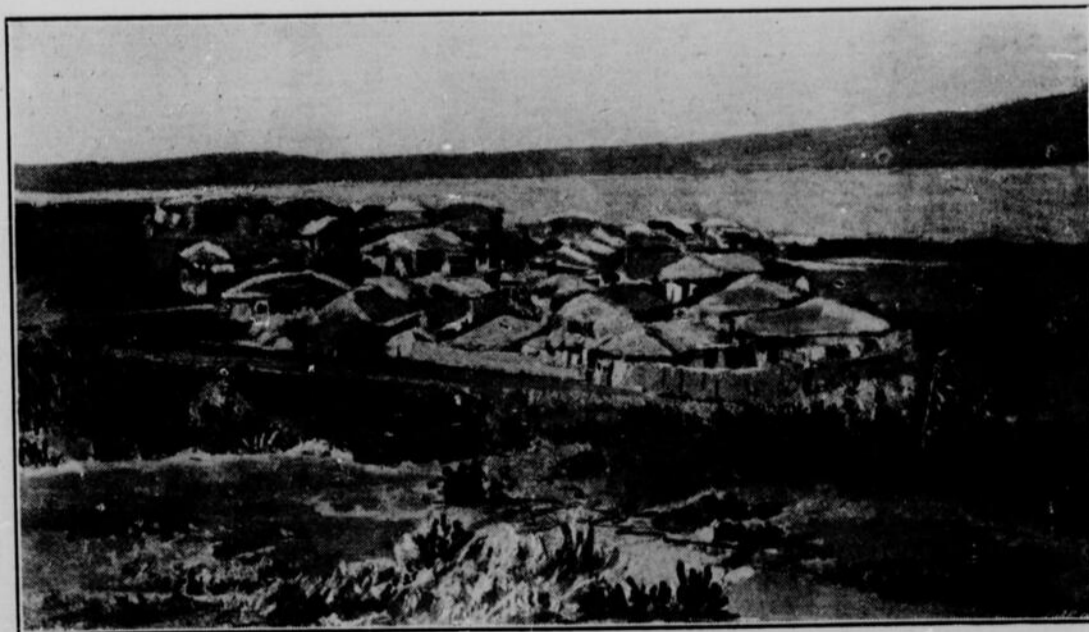
PAYSAGE D'HIVER

Le grillon chante dans l'âtre,
Du feu la flamme bleuâtre
Danse au-dessus du foyer;
Plus d'un pauvre sans demeure
Erre sans doute à cette heure...
Mon toit, sois hospitalier!

La neige sur la colline,
Luit, blanche comme l'hermine;
L'hiver durcit le chemin:
La terre est nue et déserte...
O ma table, sois couverte,
Car plus d'un pauvre à bien faim.

Il fait froid: dans les grands chênes
Le vent répand ses fureurs,
Et peut-être qu'en nos plaines
Une famille est en pleurs;
Une enfant pâle et tremblante,
Brave le vent en courroux;
A la pauvre mendicante
O mon manteau, sois bien doux!

M. RUELENS.



Ensemble de l'aspect de Masampho occupé par les Russes.

Petites Notes Scientifiques

ASCENSEURS MONSTRES

Deux grands réservoirs sont mobiles sur des roues, le long d'une rampe ou plan incliné, et servent à monter ou à descendre les barges selon le besoin. Au point le plus bas du réservoir (une sorte de berceau) est immergé, la barge y prend place et est remonté, tout en flottant, au sommet du plan incliné; où le réservoir est de nouveau immergé afin de permettre à la barge de reprendre son état normal dans le canal supérieur, et de suivre son cours.

On se sert du même procédé mais en sens inverse, bien entendu, pour la descente des esquifs fluviaux.

Quant au mouvement des réservoirs-berceaux, il est simplifié par un système à contre-poids.

LE PONT MERVEILLEUX

(Qui traverse le grand Lac Salé)

Le chemin de fer Pacifique-Sud vient de terminer une des plus grandes merveilles connues dans l'art des voies ferrées. Il s'agit de la construction du pont qui relie, à travers le grand lac Salé, la ville d'Ogden, de l'Utah à Lucien Nev. La longueur phénoménale de ce pont, qui passe au-dessus d'une véritable mer intérieure, est de 30 milles. Ce pont a été construit en vue de raccourcir un certain trajet de la ligne sus-mentionnée. Les constructeurs eurent à surmonter de nombreuses difficultés. Le pont repose sur d'immenses piliers dont les fondations sont solidement établies au fond du lac. A de certains endroits, les couches du sol submergé sur lesquelles on posait les piliers sont

si instables qu'on dût recommencer maintes fois l'opération avant de réussir à établir solidement les assises du pont. Les Américains font grand, mais non sans raison. Il appert que, si le coût de ce pont est de \$4,200,000, d'autre part, la Compagnie du Pacifique-Sud réalise par suite de sa construction une économie nette de \$1,500 par jour sur ses dépenses d'exploitation de la ligne. Les trains gagnent

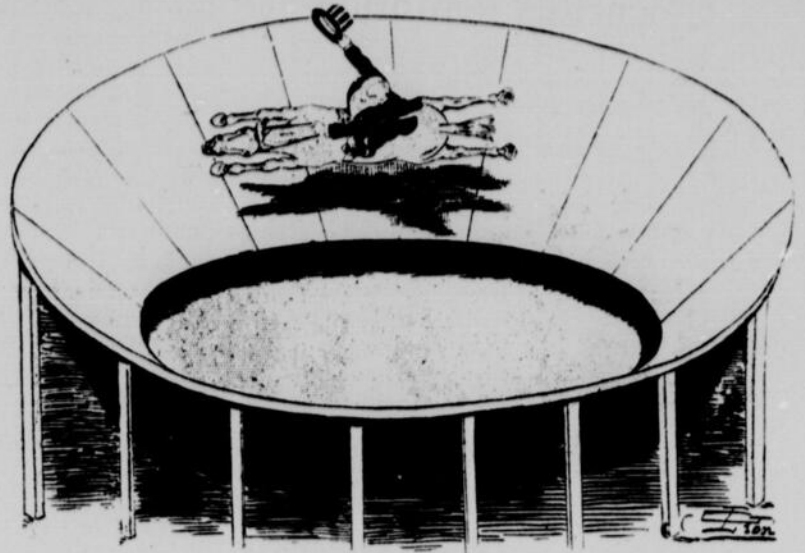
Le CERCLE de la MORT

(Par un homme à cheval)

Au nouveau cirque de Berlin, on peut voir, tous les soirs, une attraction sensationnelle qui fait courir tous les amateurs de sport.

Un cheval au galop, monté par un cavalier se tenant droit et en équilibre, est lancé dans une immense cuvette.

La chose est simple par elle-même, mais elle est curieuse par suite de la position du cavalier et du cheval, qui sont, pendant un long moment, dans la position horizontale.



Le cercle de la mort.

Cependant, les médecins recommandent soigneusement aux névropathes de s'abstenir de cet exercice, et ils paraissent agir sagement.

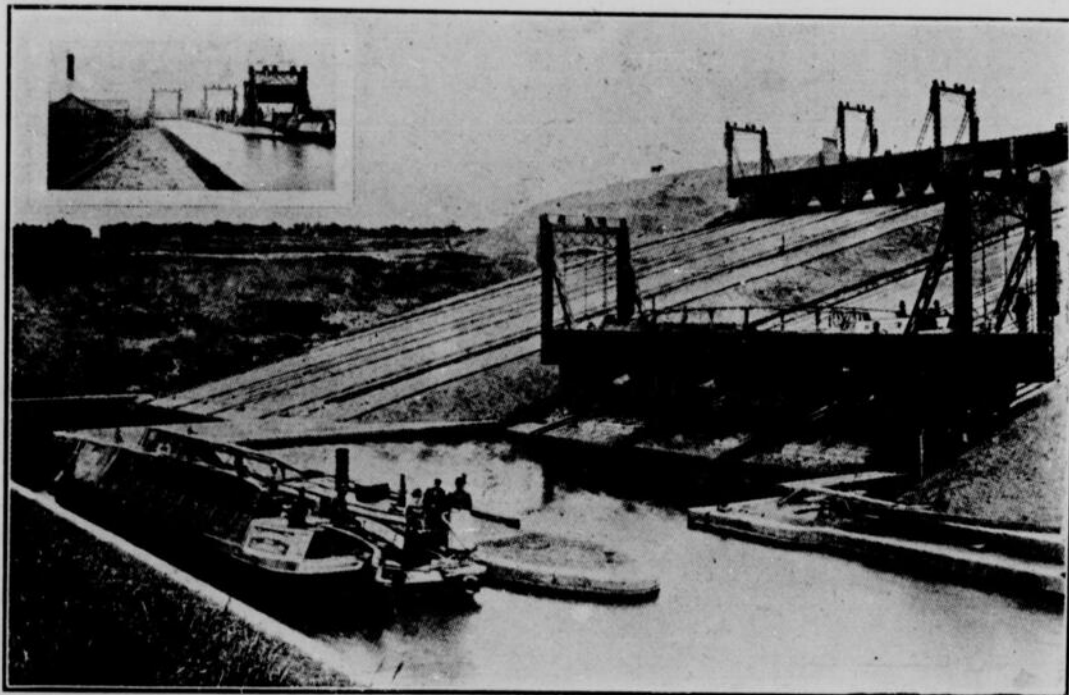
Telle est du moins la conclusion à tirer des recherches d'un médecin de Berlin, qui a constaté, sur 1,000 fillettes soumises au régime des gammes avant l'âge de douze ans, 600 cas de maladies nerveuses, et n'en relève que 100 sur le même nombre d'enfants à qui ce supplice a été épargné.

L'auteur de ces recherches ne tolérait l'étude du piano qu'après seize ans, et seulement deux heures par jour au maximum.

Les Arabes, en bons Orientaux, passent pour être fort indifférents aux conquêtes de la science moderne. Cependant, on vient d'installer le téléphone à Tlemcen, et les employés constatent que leurs meilleurs clients, ce sont les indigènes. Le téléphone leur permet de traiter plus rapidement leurs affaires, et ils ne se privent pas d'y recourir.

LE PIANO ET LES MALADIES NERVEUSES

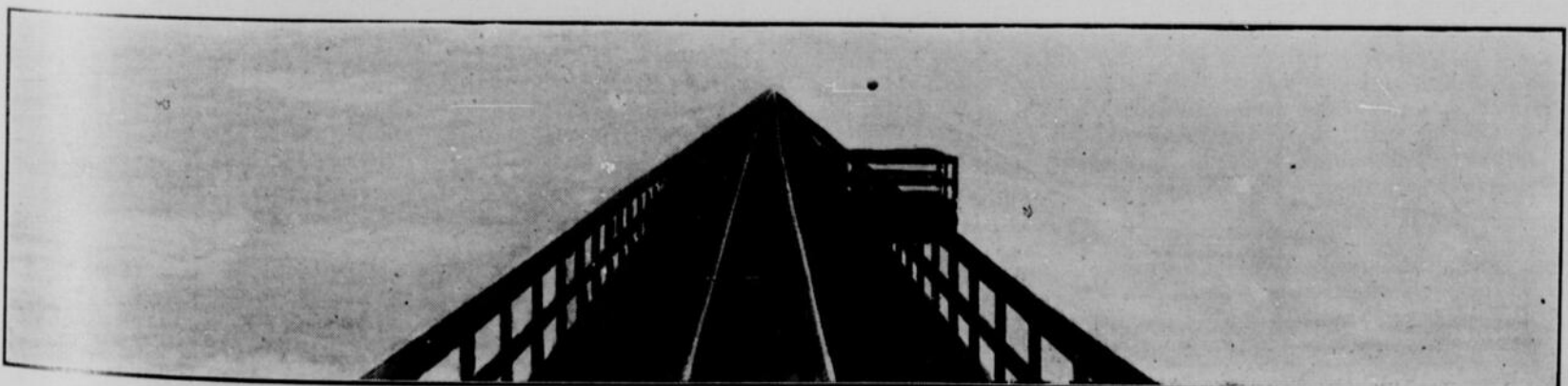
Cela paraît chose tout à fait inoffensive que de faire apprendre le piano aux enfants, et cela entre dans toute éducation soignée.



Système mécanique pour économiser du temps, et permettant d'élever 75 tonnes prises aux écluses d'un canal — L'élevateur de barges de Foxton, Leicestershire.

aussi deux heures de temps, leur trajet à parcourir étant beaucoup plus court. Et, ces avantages sont d'autant plus appréciables que la voie de ceinture du lac, jusqu'ici suivie par les trains, est des plus accidentées et des plus difficiles. Il fallait toujours deux locomotives pour chaque train qui suivaient les rampes de l'ancienne voie. Disons pour terminer que ce gigantesque travail d'art, qui laisse bien loin

derrière lui les ponts considérés comme fort longs jusqu'à ce jour, fut commencé en mars 1902 et terminé il y a à peine un mois. On se fera une idée des sommes fabuleuses dépensées en améliorations par les compagnies américaines, quand on saura que, depuis trois ans, les deux Compagnies de chemin de fer Union et Pacifique-Sud, ont dépensé \$155,000,000, afin d'améliorer les voies que suivent leurs trains.



Pont de 30 milles de long traversant le Lac Salé — Photographie prise de la plate-forme arrière d'un train en marche.

Célébrités féminines

Les femmes affirment de plus en plus la force de leur intelligence, dans les professions libérales. A Paris, il y a au moins une femme qui fait profession de plaider. A Toulouse, une de ses collègues vient de mener à bonne fin un retentissant procès de meurtre, qu'elle a conduit de façon magistrale.



Mlle DEFLANDRE
Doctoresse ès-sciences.

Mlle Dilhan est au pays des ténors l'avocate désormais célèbre.

En Angleterre, toutefois, le barreau se refuse à donner le droit de plaider aux filles d'Albion. C'est ainsi que Miss Cave se voit refuser l'admission à la barre de Gray's Inn.

Le féminisme a ses échecs, mais il finira par triompher! Ne l'oublions pas, "ce que femme veut Dieu le veut".

Dans les sciences, nos soeurs montrent que les plus grandes abstractions ne les rebutent pas.

Pour la quatrième fois, la thèse de doctorat ès-sciences est brillamment passée devant la Faculté de Paris. Après Mlle Klumpke, dont les travaux sont appréciés à l'Observatoire, après Mmes Rondeau-Luzeau et Curie-Klodowska, qui a trouvé cette merveilleuse et mystérieuse matière: le radium, Mlle Charlotte Deflandre, professeur au lycée de filles de Rouen, à son tour, a connu le succès. Sa thèse, particulièrement nourrie, fruit de trois ans d'études sur plus de cinq cents sujets examinés aux laboratoires du Muséum de Paris et aux laboratoires marins de Wimereux et de Cherbourg, lui a valu la mention "très honorable" et les félicitations de ses examinateurs.

Faut-il ajouter que Mlle Deflandre, âgée de vingt-six ans, possède tous ses grades universitaires?

Les succès de ces étoiles du beau sexe sont tout d'actualité et assez brillants pour que nous publions leurs charmants portraits.

LA GLACE

(Nouvelle Canadienne)

C'était par une belle nuit d'hiver canadien. Dans les profondeurs de l'atmosphère les constellations scintillaient à perte de vue. Un manteau de neige recouvrait le sommeil de la terre, et l'eau s'était figée en cristaux translucides de nuances opalines.

Vers le septentrion, tombant du zénith, ainsi que les festons d'une mousseline lumineuse ténue et sans cesse agitée, s'épandait immense le voile enchanteur d'une aurore boréale.

Très pur, l'espace appelait le rêve, l'envolée allait se perdre par de là les confins du monde réel. Une légère brise frôlait les étranges floraisons que l'hiver avait mises sur le sol, et, plus froide, en de farouches caresses, multipliait les tons du vermillon ou du marbre, sur les joues des enfants du Nord. Le grand lac n'était plus qu'une nappe de glace, sur les bords de laquelle, près du village, s'estompaient les dentelures d'une pinède ensevelie sous la neige, le verglas et le givre.

Silencieuse et solennelle, cette nuit boréale donnait au paysage un aspect grandiose et sauvage.

Pourtant, à quelques milles à peine, résonnait assourdissant le brouhaha de la métropole canadienne. A l'horizon, une lueur blafarde

dûe aux radiations des ondes lumineuses de l'électricité, signalait la présence de Montréal.

Huit heures venaient de sonner au clocher du couvent. La veillée des campagnes avait commencé, et, du revers des collines toutes blanches, à travers les vitres des cottages ruraux, issaient les chauds rayons des lampes familiales.

Des couples de jeunes patineurs arrivaient peupler le lac tantôt désert. Quelques appels familiers s'échangeaient entre garçons et filles, dont le rire argentin fusait en decrescendo, égarant ses joyeuses notes de vie parmi la ouate de la neige des environs.

François et Anna, premiers venus, peu à peu s'étaient éloignés de leurs amis. Lui, un beau grand gars bien découplé, franc et énergique. Elle, une brune piquante, plus petite, mais charmante avec ses cheveux noirs bouclés et ses yeux couleur de pervenche, pleins de candeur.

Maintenant, se tenant par la main, agiles, ils allaient très vite; comme si leur jeunesse eût eu des ailes. Enveloppés dans un balancement plein d'espérance; emportés dans un balancement gracieux de tout le corps, ils glissaient; superbes en l'épanouissement de leurs vingt ans.

La vie n'avait encore ni atrophié ni blindé leurs cœurs innocents. Presque par habitude leurs lèvres demeuraient closes, réfractaires aux vilenies perverses et aux mensonges.

Seules les lames de leurs patins jetaient une note bruyante, quand en se jouant, elles franchissaient une mince couche de grésil.



Mlle CAVE, avocate, refusée à la barre de Gray's Inn.

Mlle DILHAN, avocate, qui vient de plaider à Toulouse une cause célèbre.

En ce lieu des citadins eussent causé. Elle, se croyant obligée de minauder, eût débité des fadaïses, auxquelles il eût répondu du tac au tac. Et ils seraient rentrés plus dégoûtés de la vie; l'âme et le cœur déflorés par les mille plâtres mondaines que tout le monde sait, chuchote et méprise, comme un objet usé qu'attend le rancart.

Nos gentils villageois, eux, gardaient le silence, car, sans se l'être encore dit, ils s'aimaient beaucoup, mais naïvement. Leur cœur en était au sublime duo des aveux muets!

A voir passer dans leurs regards les flammes si douces de l'amour qui vient d'éclorre, nul n'eût pu douter de leur passion, faite de sentiments nobles. Involontairement, tous deux tressaillaient, lorsqu'à un détour de leur course, tandis qu'ils pivotaient sur place, les boucles de leurs cheveux se rencontraient, portées par un même zéphyr.

Par intuition, ils préféraient le silence à des paroles oiseuses ou fourbes. Devant la blancheur immaculée de la neige, symbole de la pureté, la fausseté leur apparaissait dans toute sa laideur. Pour parler amour, ils attendaient simplement des preuves non équivoques de sincérité mutuelle. Une fois cette certitude acquise, il était aisé de deviner que Monsieur le curé, qui les avait baptisés, les unirait à jamais. Heura-

se, leur existence s'écoulerait en paix, où s'était écoulée leur enfance.

François et Anna jouissaient donc d'un mutisme, plus expressif que des mots impuissants à rendre le divin poème de leur passion.

Or, la vie a des imprévus déconcertants. Tantôt comme à plaisir elle broie les existences; tantôt il lui suffit d'un instant pour les combler de bonheur! Nos héros durent constater cette particularité des lois du destin, le soir où nous les voyons sur le lac témoin de leurs ébats. Déjà ils s'apprétaient à rebrousser chemin, à joindre leurs compagnons; et, le corps jeté en avant, ils allaient lutter de vitesse; plus légers sur leurs patins qu'une biche aux abois; quand Anna, faisant un écart involontaire, se précipita sans s'en apercevoir vers une mort affreuse. Quittant la glace traîtresse, la jeune fille allait tomber dans un gouffre béant; là où un remous rebelle à la congélation formait un puits fatal aux patineurs. Heureusement, François a vu le danger, prompt comme l'éclair, risquant ses jours, il passe juste à temps entre sa compagne et l'abîme; la saisit par un bras et lui fait faire un très rapide et très adroit volte-face.

Sa bien-aimée est sauvée!

Alors, sous la lumière indécise de l'aurore boréale, seuls devant la nature assoupie; pâles de la peur qu'ils viennent d'avoir; ivres d'une joie croissante; les regards voilés par l'émotion; attirés l'un vers l'autre; François et Anna échangèrent leur premier baiser. Baiser de fiançailles muettes et inoubliables!

L. D'ORNANO.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

Un vieux proverbe dit: "On accueille les visiteurs d'après l'habit qu'ils portent, et on les congédie d'après le langage qu'ils ont tenu et l'esprit qu'ils ont montré."

C'est surtout avec les personnes d'un certain âge que l'on doit se montrer prévenant et poli. Cela se fait-il toujours?

Combien de fois n'arrive-t-il pas que des jeunes gens qui se croiraient insultés si on leur disait qu'ils péchent contre les règles les plus élémentaires de la politesse, se permettent de dire à ceux qui, par leur grand âge, méritent tout leur respect: "Un vieillard comme vous ne devrait pas faire ceci, se permettre cela... Vous n'avez plus l'air bien solide..."

Pauvres insensés! seriez-vous contents de mourir jeunes? N'espérez, ne souhaitez-vous pas ardemment de vivre longtemps, c'est-à-dire devenir à votre tour des vieillards? Et si vous avez ce bonheur, désirez-vous alors de vous entendre rappeler que vous n'avez plus toute votre vigueur, toute votre souplesse, et que la tombe vous attend?

On dit d'un homme qui ne trompe personne: Il est honnête. On dit la même chose d'un homme poli. La politesse sincère, simple, sans affectation, est le signe infailible d'une éducation, d'une bonne éducation, d'un caractère droit, d'un esprit éclairé! Il faudrait avoir le caractère mal fait pour ne pas estimer une personne polie. De même la grossièreté, surtout à l'égard des humbles, des petits et des vieillards, prouve une âme vile, un mauvais cœur, une éducation manquée.

Parents chrétiens, ne vous permettez jamais la moindre parole grossière, surtout en présence de vos chers enfants. Sachez que les jeunes intelligences sont comme la cire molle que l'on pétrit à volonté. Si vous êtes polis, vos enfants le seront, et ceux qui les verront gentils et aimables vous loueront en disant que vous avez bien élevé ceux que le Ciel vous confia.

LE SERPENT DE MER

LEGENDE ET VÉRITÉ

Il y a déjà quelques dizaines d'années, un journal aujourd'hui disparu, croyons-nous, le "Constitutionnel", s'était attiré les moqueries du monde savant en annonçant à plusieurs reprises que des navires avaient rencontré en pleine mer un animal quasi-fantastique, un serpent aux proportions formidables, nageant à la surface de l'eau. Cette nouvelle avait été accueillie par une hilarité générale, et le serpent de mer du "Constitutionnel" était devenu le prototype des inventions du journalisme, pourtant encore un peu dans l'enfance à cette époque.

Ce qui contribuait puissamment à faire repousser les relations de gens pourtant fort sérieux, au sujet de cet animal, c'est qu'il n'avait jamais été possible d'en tuer ni, à plus forte raison, d'en rapporter un exemplaire; il faut dire aussi que les récits, assurément fantaisistes en général, des navigateurs du moyen âge, étaient pleins de ce serpent monstrueux.

Cependant, voici que ce serpent de mer reparait, et non plus dans les faits divers d'un journal quelconque, mais devant les sociétés les plus savantes, où des spécialistes érudits viennent affirmer leur croyance à son existence. La Société zoologique de France a écouté avec beaucoup d'intérêt une communication sur la question faite par un naturaliste des plus distingués; d'autre part, un naturaliste hollandais bien connu, M. Oudemans, a tout dernièrement publié une volumineuse étude sur le "grand serpent de mer", étude qui est le résultat d'une enquête poursuivie par l'auteur, depuis des années, auprès de toutes les personnes qui ont pu voir ou apercevoir le monstre jusqu'ici réputé fabuleux.

Il ne s'agit donc plus maintenant de sourire du serpent de mer, et les mânes du "Constitutionnel" doivent être satisfaites: on avait jadis nié de la même façon l'existence de poulpes géants pouvant enlacer des canots de leurs bras immenses, et pourtant certains musées possèdent bel et bien des dépouilles de ces céphalopodes, qui prouvent que certains d'entre eux atteignent une longueur d'au moins 27 verges! Pendant des siècles, l'"Okapi" est demeuré in-



Le fameux serpent de mer, long de 240 pieds.

connu de nous, et l'on n'aurait pas cru ceux qui auraient signalé son existence.

Disons tout de suite que, vraisemblablement, le fameux serpent de mer ne doit point appartenir à la famille des serpents, mais bien à celle des phoques; sa forme rappellerait celle des plésiosaures (dont on rencontre des squelettes dans les galeries paléontologiques), mais avec une queue beaucoup plus allongée. Le cou en est également très long, et c'est ce qui fait que, par son aspect général, il rappelle assez un serpent, principalement quand il nage à demi-immérgé, avec sa tête relativement petite allongée sur l'eau.

Le dos doit porter une crinière de poils raides, et l'on a cru voir des écailles dentelées. Ce pseudo-serpent doit être un mammifère, et, comme on l'a dit de façon fort pittoresque, la girafe des mammifères marins. Quant à sa longueur, elle est sans doute de 240 pieds, dont 120 pour la queue, 60 pour le cou, et cela n'est vraiment pas exagéré si l'on songe qu'un animal aussi massif que la baleine arrive fréquemment à une taille de 90 pieds.

Répétons encore que les observateurs les plus sérieux ont vu cet animal, que des officiers de la marine française en ont poursuivi, et souhaitons que les musées puissent un jour s'enrichir de la dépouille d'un de ces monstres, derniers survivants des époques antédiluviennes.

UN CERF-VOLANT EN ATTELAGE

Décidément, nous "scientifiquons" en l'air: c'est à croire que nous avons épuisé sur la terre tout ce qu'il est possible d'en tirer. Elle ne nous suffit plus. C'est dans l'espace maintenant que nous allons nous débattre et trouver du nouveau et de l'utile.

Tandis que les ballons luttent à qui arrivera où l'on prétend les faire aller, les cerfs-volants entrent en jeu, c'est leur tour de devenir bons à quelque chose et d'entrer dans le branle industriel que le XXe siècle commence à provoquer.

La première tentative de ce genre est due à un colonel, colonel de qui ou d'où? on ne sait, mais enfin, colonel Cuddy, et voici un colonel et un cerf-volant dans l'affaire.

Le colonel s'est imaginé d'utiliser la force de traction d'un immense cerf-volant pour remorquer, à travers la Manche, un canot dans lequel il a pris place. Le voyage s'est heureusement effectué. Après plusieurs tentatives infructueuses, le capitaine a enfin trouvé le vent favorable et a pu atteindre la côte opposée. Que ressortira-t-il de pratique de cette application originale du cerf-volant au remorquage? Il y a là pour les compagnies de navigation, toujours à la recherche de l'économie de frais de transport, une idée à creuser, et certes, des rades importantes ne manqueraient pas d'un certain cachet pittoresque si les chalands s'en allaient tous traînés par des cerfs-volants. Dans tous les cas, et quel que soit le résultat poursuivi, le colonel Cuddy a fait preuve d'originalité, de persévérance et de courage.

UN VILAIN VIEUX

Jeté par le destin sur les chemins du temps;
Allant d'ici, de là, marchant à l'aventure,
Tantôt sous les zéphyrs, tantôt sous les autans,
D'après la grande loi, la loi de la nature,
Je viens de rencontrer, glacé, mais vert encor,
Un vieillard cheminant d'un pas vif, monotone,
L'oeil et l'oreille au guet, tel un alligator:
Il marche, il vole, il va, nullement ne tâtonne,
Semant à pleines mains, sous ses pas, les glaçons,
La neige et les frimas, les fièvres, la froidure,
La torture, l'effroi, l'angoisse et les frissons,
Qu'il dépose, en sifflant, dans la pauvre mesure.
Sans pitié pour personne, il mord les nourris-

[sons ;

Il mord à pleines dents, il mord sur son passage,
Les femmes, les vieillards, les hommes, les en-

[fants ;

Et le pauvre, surtout, victime de sa rage,
Le voit, avec effroi, revenir tous les ans.
Dans les palais de marbre où sourit la fortune,
Le vieillard voudrait bien mordre les fortunés:
Quand il met sur leur porte une main importune,
Le cruel vieux se voit fermer la porte au nez.

Or, ce vieillard cruel, qui, tous les ans, repasse,
Depuis sept fois mille ans, portant sous son

[lourd vair,

Le froid brûlant qui mord, le frisson qui terrasse,
Les Francs Pont baptisé d'un affreux nom :

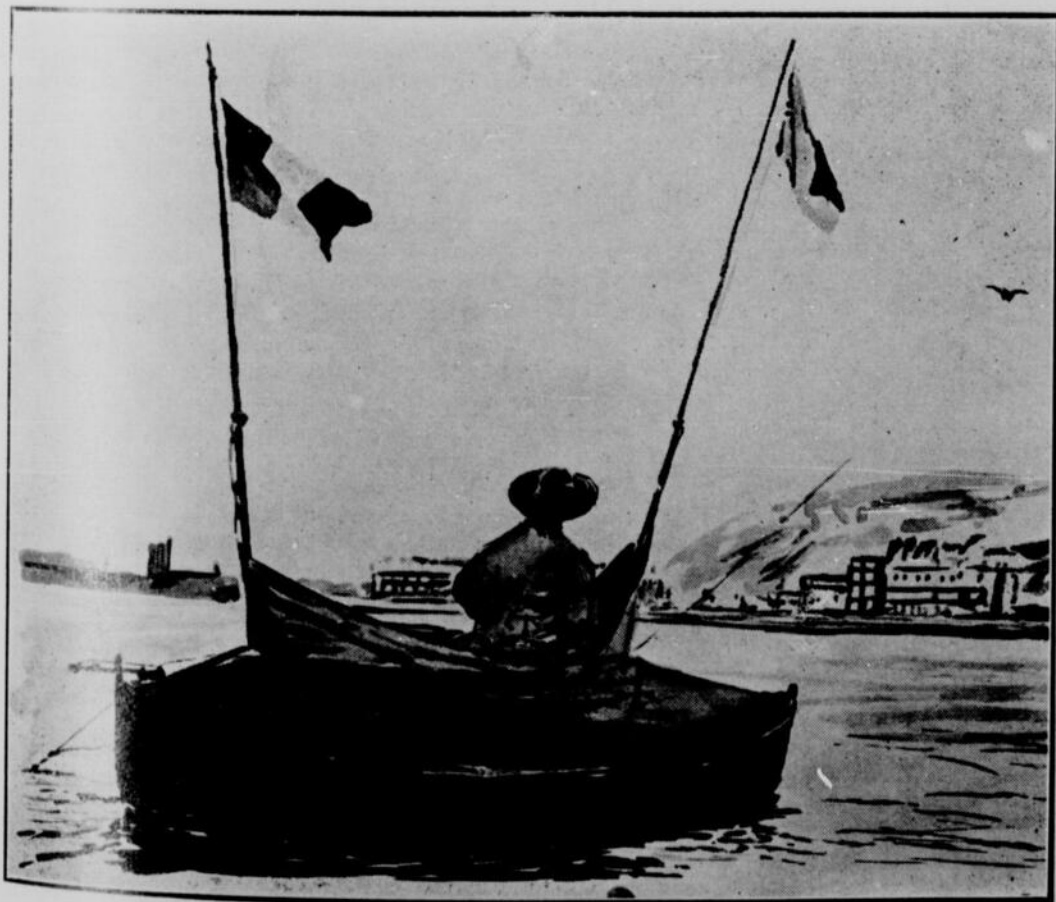
[l'Hiver.

AUGUSTE CHARBONNIER.

Montréal, décembre, 1903.

PAS CONTESTABLE

L'action prompt, énergique et sûre du BAUME RHUMAL n'est pas contestable. C'est à ses propres vertus qu'il doit ses succès constants et toujours croissants. Ne pas oublier, à cette saison, qu'il guérit toutes les affections de la poitrine et de la gorge.



Le colonel Cuddy, à bord de son canot, remorqué par un cerf-volant depuis Calais, arrivant à Douvres.

SPORT ROYAL

On sait que Sa Majesté Edouard VII fut de tout temps un "sportman" émérite; le premier gentilhomme du Royaume-Uni, non seulement comme souverain, mais aussi comme amateur de tous les passe-temps aristocratiques. Chaque année, à la saison de la chasse, il se rend en Ecosse, et là, dans ses domaines incomparablement privilégiés sous ce rapport, il joue à la perfection son rôle de disciple de saint Hubert. Nous reproduisons une vue prise au moment où,



Sa Majesté Edouard VII chassant le cerf à "Deer-drive on Deeside."

à Deer-drive, il abat un dix-cors, qui figurera quelques heures après à l'un des superbes tableaux de chasse de notre souverain.

Nos chasses canadiennes ne sont pas aussi pompeuses, pourtant plus d'un de nos amateurs n'a rien à envier à personne sous le rapport des jolis coups de feu. La gravure que nous publions dans la page suivante représente deux superbes chevreuils tués par un des nôtres dans la région si giboyeuse de Muskoka.

A en juger d'après le dessin, de telles pièces feraient envie à des chasses réservées et même royales.

heures tardives. Que cherchait-il? Il avait toujours le front brûlant, la main fiévreuse.

Cela dura presque deux ans; il travaillait peu, sans courage, tout à ses courses mystérieuses.

Un jour, pourtant, comme, après quelques mois d'absence, j'arrivai à son atelier, je vis à mon ami une physionomie inaccoutumée.

—Que s'était-il passé?

Il me prit à part et me dit, un peu gêné:

—Je me marie!

—La bonne nouvelle! m'écriai-je, à la fois content et surpris.

Ses yeux ne quittaient pas le plancher, rêveurs.

Je l'interrogeai sur sa fiancée.

C'est à peine s'il m'annonça qu'elle s'appelait Louise, n'ajoutant que ces mots:

—Elle est pauvre, sans famille, très belle.

Je le complimentai de mon mieux, intrigué par ce mariage inattendu.

Quelques jours plus tard, il me présenta sa femme. Elle était, en effet, d'une grande beauté. Mais, en la voyant, tout de suite j'avais été frappé par une étrange ressemblance.

Elle était le portrait vivant de Jacqueline Rimbaud!

Six mois après son mariage, Servières obtint le grand-prix du Salon avec son tableau, "l'Idole".

Vous rappelez-vous cette étrange et symbolique figure, pour laquelle certainement sa jeune femme avait posé?

Je fréquentai un peu leur intérieur. Mme Servières était simple et bonne. Où l'avait-il rencontrée? Quel hasard l'avait mise sur son chemin? Je ne le sus jamais.

Elle fut l'impératrice de toutes les oeuvres du peintre qui suivirent son premier succès.

Louise Servières semblait, d'ailleurs, aimer beaucoup son mari.

Lui — je m'en aperçus vite — ne lui rendait pas son amour.

Que se passait-il dans son coeur?

Il la fit souffrir par son indifférence mal dissimulée, et, peu à peu, je devinai qu'il était toujours hanté par la pensée de l'"autre", dont celle-ci n'était que la vaine image.

Après cinq années de mariage, la pauvre femme mourut, — de chagrin probablement. L'artiste était alors célèbre et riche. Il ne parut pas trop affligé.

Justement, à la même époque, celle qui avait été Jacqueline Rimbaud, devenue veuve, se trouva libre.

Servières fit tout pour la revoir, pour lui plaire, et, un soir, il vint m'annoncer qu'il se remariait.

—Tu réalises enfin ton rêve! m'écriai-je, attristé malgré moi.

—Oui, mon rêve, qui ne m'a jamais quitté!

Et s'éloignant un peu, il me conta l'obsession étrange qui avait empoisonné sa vie au temps de Louise, affectueuse cependant à son égard.

—En l'épousant, me dit-il, j'avais cru satisfaire mon idéal inassouvi. Pendant des mois j'avais cherché partout, follement, quelqu'un qui ressemblât à Jacqueline, et le hasard m'avait fait découvrir cette femme, qui était sa vivante image, en plus jeune encore. Ce qui m'attirait vers elle, ce n'était pas elle, mais un ressemblance! C'était infâme, n'est-ce pas? Mais quoique Louise fût tendre et douce, je m'habituai mal à ce mensonge! On a tort d'avoir ainsi foi dans des illusions! Enfin, je vais être heureux, maintenant avec Jacqueline!

—Tu lui as tout dit?

—Oui, elle sait, elle connaît cette preuve d'amour, la plus grande, n'est-ce pas? et la plus horrible aussi qu'on puisse donner!

Voilà l'histoire de Servières, messieurs, voilà le drame lamentable qu'il y eut dans sa vie et qu'on ne connut pas.

L' "AUTRE"

I

Nous étions, — un soir de chasse, — un petit groupe d'amis à deviser sur les cas de psychologie douloureuse dont nous avions pu être les témoins. On passait la revue des camarades que la mort avait fauchés, et on cherchait à fixer pour chacun d'eux le drame de coeur qui avait rempli sa vie. Le mieux informé prenait la parole, et nous trouvions un âpre intérêt à ces pages de roman vécu.

—Et Servières? demanda tout à coup quelqu'un; que savez-vous sur celui-là?

Ce nom évoquait en nous le souvenir d'un de nos meilleurs compagnons de jeunesse, parti trop tôt, esprit distingué et coeur charmant, artiste à bon droit renommé.

—Sa vie paraît avoir été sans nuage. Il réalisa, en effet, son rêve en épousant la femme qu'il aimait. Une nature calme, d'ailleurs, et qui eut de la chance en tout.

—Croyez-vous? fit quelqu'un.

—Il fut très malheureux, au contraire! ajouta un autre.

Nous nous étions retournés, surpris: c'étaient les frères Vibert qui avaient parlé ainsi.

—Vous le connaissiez, en effet, tous les deux très intimement! Renseignez-nous! Avez-vous pu pénétrer les dessous de cette existence si paisible en apparence?

—Elle fut un calvaire!

—Voilà qui est singulier! Servières était célèbre et riche; il épousa cette exquisite Jacqueline Rimbaud, dont le portrait, un chef-d'oeuvre,

est au musée du Louvre maintenant, et il l'adorait, disait-on partout. Son bonheur paraissait complet.

—Ah! si vous saviez l'histoire de ce mariage!

—Contez-nous la vite!

Et Jean Vibert, lentement, parla:

II

—Jacqueline Rimbaud, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, était idéalement jolie, de cette beauté à la fois troublante et douce que l'artiste a su rendre si merveilleusement.

Il la rencontra pour la première fois au bal, alors qu'il était encore très jeune, débutant à peine. Enthousiaste, sans raisonner, il fit immédiatement sa demande. Mais comme il n'avait pas de fortune, on l'éconduisit, et il vit celle qu'il aimait se marier, peu après, avec un riche financier.

Ce fut un coup terrible pour Servières, qui s'illusionnait, qui s'imaginait que cette jeune femme partageait ses sentiments.

Je me souviens des confidences désolées de ce pauvre coeur en détresse. Nous avions le même âge et nous nous voyions alors souvent. Le coup qu'il venait de recevoir le désespérait, et la pensée de Jacqueline ne le quittait pas. Je faisais mon possible pour le remonter, pour lui faire prendre sa déception avec plus de philosophie. Mais Servières demeurait accablé, anéanti. Par moments, ses poings se crispaient, ses yeux avaient un éclair:

—Je vous dis qu'elle sera ma femme! répétait-il.

Nous craignons qu'il ne devint fou.

Il s'en allait pendant des heures, des journées entières, au hasard, droit devant lui, sans parler. Il aimait la nuit et partait surtout aux

III

Nous nous taisions, étonnés et songeurs, quand Pierre Vibert, le frère de celui qui avait parlé, ajouta :

— Ce n'est pas tout, et Jean ne vous a dit là que le premier chapitre de cette histoire douloureuse; j'en ai su la suite, non moins étrange.

Malheureux avec sa première femme, Servièrès le fut aussi avec la seconde, et pour la même raison.

Quand il vivait avec cette pauvre fille, recueillie on ne savait où, parce qu'elle ressemblait à l'"autre", il souffrit, — il souffrit beaucoup, car c'était cette autre qu'il aimait en elle; mais quand, un jour, il put devenir enfin le mari de Jacqueline, comme il l'avait tant souhaité, il arriva cette chose, effroyable, inattendue: il regretta Louise!

Singulier retour du cœur, n'est-ce pas?

La copie avait été plus belle encore que le modèle! Servièrès le comprit quand il retrouva celui-ci déjà fané par la vie. Il eut alors, à son tour, la hantise de l'"autre", de celle qui avait incarné son rêve d'amour avec tout l'éclat de sa jeunesse et près de qui, pendant cinq ans, il avait vécu, indifférent! La mort lui donna une auréole. Il ne pensa plus qu'à elle, et dans Jacqueline, c'était Louise, cette fois, qu'il aimait!

Il essaya de se raisonner, de se raidir contre ces impressions. Rien n'y fit! Sa seconde vie fut empoisonnée comme la première.

Etrange chose que l'amour. N'est-il pas vrai? Eternelle course après la chimère, éternel mirage, où il semble n'y avoir de vrai que le chagrin!...

MARCHE FUNÈBRE

(De CHOPIN)

Ces jours derniers, un journal français racontait que la "Marche funèbre" de Chopin avait été composée dans des circonstances particulièrement macabres. Le récit du détail de ces circonstances était attribué au grand peintre Ziem, qui fut l'ami intime du célèbre musicien. C'est à lui qu'on est allé en demander la confirmation. Il fut rouvé (lui qui peignait des marines déjà en 1840 et qui peint encore la Venise des années présentes!) bien vivant sur la butte Montmartre, avec bon pied, bon oeil et une excellente mémoire documentaire; et il a bien voulu expliquer, en souriant, comment le "macabre" ne fut qu'apparent dans la conception de l'œuvre admirable de son illustre ami: — C'était, dit-il, il y a cinquante-cinq ou cinquante-six ans. Nous avions dîné chez moi et nous étions réunis dans mon atelier, Chevan-

dier de Valdrôme, Ludre, le musicien de Polignac, le peintre Ricard, Chopin et moi, très gais. Des tapisseries tombant de haut séparaient l'atelier en trois parties. Dans l'un des compartiments se dressait un squelette sur lequel je drapais parfois des étoffes. Il y avait là aussi un piano, fort médiocre, et dont j'avais acheté chez un brocanteur du voisinage, et dont j'avais scié des panneaux pour y faire quatre tableaux, deux petits et deux plus grands: l'un de ces derniers est encore chez la fille de mon ami Marcotte, qui fut un directeur des douanes s'occupant de peinture. Le piano n'était plus qu'un "squelette" sous un voile d'étoffe.

me devant un squelette de piano: rapprochement qui nous amusait.

C'est alors que Chopin fut pris d'une inspiration soudaine. — Oh! oh! fit-il. — Et, s'élançant vers le piano, devant lequel il s'assit à la place de Polignac, avec le squelette, mon illustre ami improvisa l'admirable marche que vous savez. L'émotion nous avait tous saisis. Nous ne parlions plus. A nos rires succédèrent bientôt les applaudissements dont nous saluons l'œuvre nouvelle de Chopin. Ce fut une belle soirée. Tout ce qu'on a raconté de plus n'est que de la fable.

Et le grand peintre Ziem, après ce discours, demeure tout ému des souvenirs qu'il vient de raviver dans sa mémoire.

ÉLOGE DES CHATS

L'homme et l'enfant, tous deux un peu égoïstes, j'allais dire un peu tyrans, prennent plus volontiers le chien pour ami. Celui-ci, toujours prêt à aller au-devant, sans appel, est un compagnon plus commode. Il donnera beaucoup, exigera peu, subira résigné les caprices (nous n'en avons que trop avec nos bêtes). Plutôt que de vivre seul, de lui-même, il s'asservit. Ce n'est certes pas moi qui ferai le procès du chien, si près de l'homme par le regard et le dévouement. Mais sa banalité me désole. Il est tout à tous, à l'étourdie, sans faire choix. Sous l'oeil du maître le plus chéri, il lèche la main du premier inconnu qui se présente. On s'écrie: "Oh! la bonne, l'aimable bête!" Je n'y contredis pas, mais je souffre de cette sensibilité à tout venant. N'est-ce pas un peu vulgaire?

Pour le chat, l'étranger c'est presque l'ennemi. Ce matin même, le tapissier est venu; ma chatte arrive peu après son départ. Elle ne sert pas moins que quelqu'un est entré. Elle hume l'air, flaire le parquet, dresse et grossit sa queue, plisse le front, me regarde avec un certain courroux qui dit: "Tiens, qui est là?..."

Si vous introduisez votre chat dans une nouvelle demeure, il va s'isoler dans un coin, y prendre ses notes sur les visages et les choses. Sa nervosité singulière subtilisant ses sens, il se fera assez vite une opinion. Si rien ne lui plaît, son parti est pris; il s'esquivera par la première porte ouverte. S'il reste, c'est autant pour les personnes que pour les lieux. Mais vous ne le verrez pas tout de suite "être chez lui" et familier. Il y met du temps. Il faut aussi qu'on gagne son amitié, qu'il ne partage pas. Cette exigence me plaît. Elle est d'un être libre et fier, qui, en se donnant, s'appartient.

Mme J. MICHELET.



La chasse dans la région Muskoka, au Canada. Le plus grand des chevreuils pesait 275 livres.

Comme je me trouvais un moment seul avec Ricard dans ce compartiment, j'eus l'idée d'une fantaisie qu'excusait notre commune gaieté. Je pris le squelette, je le couvris, comme d'un suaire, du voile que Ricard avait arraché du piano, et j'allai, sous la tapisserie, l'agiter aux yeux de nos amis, qui se trouvaient dans un autre compartiment de l'atelier.

On riait. Polignac, bientôt, s'empara du squelette que je tenais, vint jusqu'au piano, s'enveloppa, avec le squelette, dans le voile, et plaqua quelques accords, asseyant un squelette d'hom-



Préparatifs de fêtes au siècle de la Renaissance.

Les victimes du devoir

La guerre, selon les uns, est le plus grand des fléaux de l'humanité; suivant d'autres — n'oublions pas la théorie du maréchal Molke — elle est presque une nécessité, et ces derniers la glorifient. Aussi, le sentiment de commisération que nous éprouvons à l'annonce d'un coup de torchon qui va se donner entre deux peuples; est-il fort atténué par l'idée de gloire qui s'attachera à la renommée du vainqueur. Un reste de sauvagerie aidant, notre pensée considérée avec calme les hécatombes qu'elle entrevoit. Nous nous disons: on ne fait pas d'omelettes sans oeufs, en somme, les soldats savent ce qui les attend; ils ne font que leur devoir. Mais combien plus triste est pour nous la mort survenue dans l'accomplissement du devoir pacifique, surtout quand ce devoir a pour mission de protéger la vie et les propriétés de concitoyens pour la plupart très égoïstes. Le lecteur a déjà peut-être compris qu'il est ici fait allusion aux pompiers et aux mille dangers qu'ils courent. Nous sommes, à Montréal, bien équipés pour lutter contre le feu. Si nous devons en croire les gens de la partie, notre brigade de pompiers laisse peu à désirer. C'est une consolation, quand on songe aux multiples incendies qu'on signale à Montréal chaque hiver. Dès que les grands froids se font sentir, il ne se passe pas de jour sans que maintes alarmes n'appellent au dehors les chevaliers du feu. Ces hommes, dont le dévouement et l'énergie sont admirables, répondent vivement et sans sourcilier à l'appel d'alarme. Beaucoup d'entre eux ont une famille, ils sont pères; n'importe, ils quittent le confort de leur quartier et vont lutter contre les flammes dévastatrices. La mort la plus horrible les guette, ils y pensent parfois, sans doute, mais ils l'affrontent quand même, par amour de l'humanité et de leur devoir.

On ne saurait donc trop louer la conduite de ces hommes. Hélas! ils ne nous ont déjà que trop donné des exemples de leur héroïsme: tout ce qu'on fera pour améliorer leur sort sera bien vu de notre public généreux et compatissant. Ce n'est pas sans émotion qu'on se sou-



Le roi Pierre de Serbie posant devant la princesse Lwoff-Parlaghy.

vient de morts telles que celle survenue l'autre jour, quand brûla le club "Mount Royal". Par un froid sibérien qui gelait l'eau au fur et à mesure qu'ils la versaient sur le brasier, nos pompiers luttèrent héroïquement. Sans parler des blessés ni de l'infortuné citoyen mort des suites d'une chute faite en se sauvant; un tout jeune homme de la brigade des pompiers, un soutien de famille, fils chéri de vieux parents, a été tué par la chute d'une corniche.

Laissant de côté des détails déjà narés, nous ne faisons que rendre un juste tribut d'hommage et d'admiration à la malheureuse victime dont il s'agit, en publiant ici son portrait.

Le jeune Hutt était un brave dont le souvenir demeurera et servira d'exemple d'héroïsme; qui, malheureusement, devra être suivi, mais, espérons-le, avec un

moins funeste résultat. Car, nous aurons encore des feux, à cette saison où on chauffe à outrance; car les compagnies d'assurances ne sont pas prêtes à disparaître, pas plus que les imprudents et les causes d'incendie.

Nos lecteurs pourront se faire une idée du feu dont il est parlé ici et des difficultés que les pompiers eurent à vaincre, en regardant le dessin ci-dessous, où l'on voit l'eau congelée quelques instants après avoir été lancée.

UN PORTRAIT DU ROI PIERRE DE SERBIE

La photographie du roi de Serbie, que nous reproduisons ci-contre, a été prise récemment au Konak même, à Belgrade.

Le roi Pierre pose pour son portrait, que fait une artiste hongroise résidant à Berlin, la princesse Lwoff-Parlaghy, très connue comme portraitiste dans le monde des arts.

Ce portrait du nouveau roi est d'autant plus d'actualité que: depuis quelque temps on prétend qu'à son tour la vie du souverain Serbe est en danger, grâce à des intrigues de palais, du genre de celles qui provoquèrent le meurtre de l'infortuné roi Alexandre et de la reine Draga.

QUATRAIN CÉLÈBRE

LE SILENCE

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage:
Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

M. BONNALD.

SI VOUS TOUSSEZ

Si vous toussiez, prenez le BAUME RHUMAL, il guérit quand les autres remèdes n'apportent aucun soulagement. C'est un vrai trésor pour ceux qui l'emploient.



Le pompier JAMES HUTT, Caserne No 1
Ecrasé à mort par la chute de la corniche de la porte d'entrée.



Pendant l'incendie du "Mount Royal Club"—Cette vue montre les énormes difficultés que les pompiers eurent à surmonter. L'eau lancée en jets puissants se transformait en énormes glaçons.

POUR NOS LECTRICES

Petits Echos de la Mode

Combien de fois avons-nous dit et répété que les jupes se faisaient, dans le haut, absolument plates et collantes, et s'évasaient dans le bas en forme de calice? Vous le savez, mesdames. Et nous avions raison d'insister sur ce point, puisqu'il était essentiel et tout à fait caractéristique. Eh bien, voici que, tout à coup, sans que rien l'ait fait pressentir, on vient de voir apparaître, à côté de ces jupes étroitement gainées, les robes "bonne femme", à peine biaisées dans le haut, et, à l'exception du tablier, froncées ou plissées à plis couchés, tout autour de la taille. On ne peut rien concevoir de plus opposé que ces deux formes, et cependant la mode les préconise simultanément. Il en est de même pour les corsages. Ils se font tous blousés, on le croyait du moins; or, on parle, en ce moment même, d'un retour au corsage amazone avec petits côtés et devant ajustés par une pince; peut-être même en pourrait-on voir, dès maintenant, quelques-uns.

* * *

La plupart des robes de velours sont garnies de plis religieuse; souvent les plis sont en réalité des volants en forme taillés et pliés. La couture qui les fixe à la jupe est cachée soit par une ganse, soit par un point de fantaisie. Quelques-uns retombent les uns sur les autres, bordés d'un effilé Tom-Pouce ou d'une frangette pampillée; la frange ou l'effilé se retrouvent sur les manches et sur le corsage. Mais ceci est bon pour les velours de petite qualité; quand le velours est beau, il est préférable le garnir le moins possible.

Le velours se fronce beaucoup et les coulissages les plus nouveaux sont exécutés sur de gros cordonnets, qui font l'effet, une fois le travail fini, de ganses rondes veloutées. Toutes ces garnitures s'arrêtent aux hanches, afin de ne pas alourdir les silhouettes, mais les bas de jupes sont de plus en plus ornés: volants, biais froncés, coulissés, plis.

On aime aussi les grands motifs posés à intervalles réguliers dans le bas de la jupe; tantôt ce sont des choux de velours et de satin qui retiennent des queues de fourrure; tantôt c'est tout simplement un gros bouton passementé, entouré de valenciennes basses "colimaçonées", et le tout forme une plaque parfois aussi large qu'une soucoupe.

* * *

Les manches donnent surtout et sûrement la date d'un corsage. Aussi, les a-t-on changées et transformées tous ces temps derniers.

Elles sont courtes ou longues, évasées ou resserrées.

Cet été et même à la fin de l'hiver dernier, on portait des manches bouffantes, resserrées dans un parement, avec deux ou trois volants de mousseline posés sur le bord et retombant sur la main.

Cette saison, on a changé tout cela. La manche est évasée, comme l'ancienne manche pagode, avec une infinité de volants blancs en mousseline ou batiste, tombant de l'intérieur.

Il est bien entendu que le bras n'est pas mis dans cette manche,

mais caché dans un bouffant fermé, assorti au volant. Quelquefois, c'est un haut poignet collant en dentelle ou en mousseline plissée qui garnit le bras.

On fait beaucoup de grands parements en forme de cornet, qui garnissent le bas des manches.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

MOISSISSURE DES VIANDES SALEES. — Pour empêcher la moisissure des jambons, saucissons et autres viandes de conserve, ou bien pour la faire disparaître là où elle s'est produite, il n'y a rien de meilleur que le sel de cuisine. On en fait dissoudre dans très peu d'eau, de manière à former une bouillie dont on enduit la viande séchée. La moisissure disparaît et il se forme, au bout de quelques jours, une couche de fins cristaux de ce sel qui préserve complètement la viande.

HARENGS FRAIS SAUCE MOUTARDE. — Ecaillez, lavez et essuyez vos harengs avec

un linge, faites-les cuire sur le grill; servez-les avec la sauce suivante: Mettez dans une casserole un morceau de beurre, un peu de farine, un filet de vinaigre, un jus de citron, une cuillerée de moutarde, sel, poivre, un peu d'eau, faites bien la sauce à feu doux et versez sur les harengs.

BISCUITS DE MAIS. — La cuisine italienne ne passe pas pour très bonne; voici cependant une recette piémontaise que l'on recommande. Prenez 100 grammes de farine de blé, 200 grammes de farine de maïs, 300 grammes de sucre en poudre; râpez l'écorce d'un citron, ajoutez une pincée de cannelle en poudre, deux jaunes et un blanc d'oeuf, 150 grammes de beurre très frais. Pétrissez le tout ensemble; introduisez la pâte dans un cylindre à "friser" le beurre, coulez ces biscuits sur une plaque de tôle, et faites cuire pendant un quart d'heure au four ou bien sous un four de campagne. On peut varier ces biscuits en ajoutant à la pâte 100 grammes de chocolat pour remplacer le citron et la cannelle; dans ce cas on diminue la quantité de sucre.



Robe de bal ornée de rivières ajourées. — Robe de bal avec décolleté en pointe et triple jupe.

PAGE DE SAINT NICOLAS

LES CHAMPS

Après vos socurs et votre mère,
Enfants au coeur tendre et soumis,
Que la nature vous soit chère,
Les champs sont nos meilleurs amis.

C'est la voix du monde champêtre,
L'éclat des prés verts, le lac bleu,
Qui vous feront le mieux connaître
Et chérir la bonté de Dieu.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

V. De LAPRADE.

JEANNOT LE BRAVE

C'est jeudi; pas d'école et du soleil plein la campagne... Annette et Jeannot, les deux enfants de la ferme blanche, sont partis pour mener les moutons aux champs. Ils ont emmené Yvonne, leur petite soeur, gros poupon de cinq mois, qui pèse lourd aux bras de Jeannot.

C'est pourtant un garçon déjà robuste que Jeannot: dix ans passés et vaillant comme un vrai homme, à en croire du moins les promesses qu'il conte à Annette, tout le long du chemin...

—Hier, dit-il, en revenant du bourg, j'ai tué deux vipères à coups de sabot... et l'autre soir, passant près du bois des Carmes et voyant briller les yeux rouges d'un loup, j'ai marché droit sur lui, en agitant une gaule: il n'en menait pas large, le loup!

—Oh! mon Dieu! frissonne Annette. Et, toute tremblante, elle se serre contre son frère, tueur de reptiles et dompteur de fauves...

—Oui, continue Jeannot, je n'ai peur de rien... les bêtes, les voleurs, la guerre, le canon, les revenants...

—Tais-toi! tais-toi! gémit Annette; tu me fais peur!

—Poltronne, va! riposte superbement le jeune faufanon en remettant, d'un coup de badine, les moutons folâtres dans le droit chemin, dont ils s'étaient écartés.

Arrivé à la barrière du champ, il entre le premier dans l'enclos et se met à galoper au milieu des hautes herbes, faisant sauter dans ses bras Yvonne, qui rit de tout son coeur.

Annette, en bonne bergère pour qui le devoir passe avant le plaisir, compte au passage chaque tête de bétail... Là, c'est fini, les moutons sont tous passés, la fillette entre à son tour et repousse la barrière... Jeannot a disparu, ses gambades l'ont emmené très loin; sans doute au bout de l'immense clos où se dressent quelques arbres.

—Jeannot! Jeannot! appelle la fillette...

Un cri déchirant lui répond, et elle voit accourir son frère, pâle de terreur...

La petite Yvonne n'est plus dans ses bras... Le coeur d'Annette se serre. Sa petite soeur, où est-elle?

Elle se précipite au-devant de Jeannot.
—Yvonne, gémit-elle.

—Là-bas... sur l'herbe... balbutie Jeannot. Un taureau furieux... Sauvons-nous... Il court après moi...

Annette est devenue aussi pâle que Jeannot, mais elle n'hésite pas et s'élanche du côté que son frère a désigné. Sa respiration se précipite, son coeur bondit dans sa poitrine. Elle aperçoit le taureau... De loin, il lui semble terrible; pourtant elle avance toujours; Annette la "poltronne" bondit, tandis que s'enfuit Jeannot, le "brave".

Là, dans l'herbe, gît un petit paquet brun; c'est Yvonne...

Seigneur! Et le monstre qui approche toujours! Avant la fillette il l'aura atteinte.

Un dernier effort de ses jambes qui flageol-



LA SOURICIÈRE (Fragment d'après le tableau de l'ENFANT DE METZ.)

lent... et l'enfant arrive auprès du bébé, juste en même temps que le taureau... les cornes s'abaissent, le mufle noir effleure les langes, mais une petite main treblante écarte la grosse tête qui cède, d'ailleurs, avec une entière bonne volonté. Le taureau est d'humeur pacifique et il laisse la bergerette emporter son précieux fardeau.

Où donc Jeannot a-t-il vu un taureau furieux? C'est celui de maître Bernard, et chacun sait qu'il n'est pas méchant; c'est même pour cela qu'on le laisse en liberté; mais, pas plus que Jeannot, Annette ne l'a reconnu d'abord, et elle s'est jetée au secours de sa petite soeur sans calculer les suites de sa témérité.

Et quand Annette arrive à l'autre bout du champ, portant dans ses bras sa soeur, saine et sauve, elle trouve Jeannot réfugié derrière la barrière, et tremblant encore de tous ses membres.

—Une autre fois, lui dit-elle, tu feras mieux de laisser les loups et les vipères en paix, et de garder ton courage pour défendre notre petite soeur.

L'AVIDE JARDINIER ET LE PAUVRE ANE

Il y avait une fois un jardinier qui chargeait sans pitié son petit âne avec des légumes pour les porter au marché. Un jour, il en mit tant, qu'on ne voyait même plus la tête du pauvre Martin. L'âne s'en alla en trébuchant. Le cruel jardinier marchait près de lui, ne pensant qu'au prix qu'on lui paierait ses salades et ses choux-fleurs.

Chemin faisant, il passa par une oseraie. "Oh! oh! dit-il, voici de bons liens pour mes fagots!" Et il fit une brassée de branches qu'il ajouta à la charge du pauvre Martin.

Plus loin, il trouva un fourré de noisetiers. "Quelle chance! fit-il. J'aurai ici, sans rien payer, des rameaux bien droits pour faire des tuteurs." Et il en coupa une trentaine, que Martin dut encore porter.

La chaleur devenait très forte. "Ma foi, dit le jardinier, nous ne sommes plus loin de la ville, Martin portera bien encore ma veste; ce n'est qu'un fêtu au bout du doigt."

Mais au même instant, Martin butta contre une pierre et s'affaissa. Quelques minutes après, il mourait, épuisé, écrasé et étouffé. "Voyez-vous, mon maître, gémit il avant de rendre le dernier souffle, l'âpreté au gain conseille toujours mal, et le manque de pitié n'est d'aucun profit."

L'AIGUILLE

—Pourquoi s'occupe-t-on si peu de toi dans le monde? disait un jour l'épingle à l'aiguille. Tu travailles sans cesse, glissant sans bruit, et ne t'arrêtes jamais pour recevoir des éloges. Lorsqu'une jolie robe est terminée, qui pense à l'aiguille qui l'a cousue? Les trous mêmes que tu fais sont si petits qu'ils se referment derrière toi.

—Je suis heureuse d'être utile, répliqua l'aiguille, et je n'ai pas besoin de louanges. Si je ne reste pas dans mon ouvrage, je laisse derrière moi un fil qui montre que j'ai été utile!

Tâchons d'agir sans bruit, comme la modeste aiguille. Faisons le bien en passant, et laissons derrière nous le souvenir de nos bonnes actions.

MOTS D'ENFANTS

L'autre jour, bébé était à table; papa lui dit: —Bébé, si tu fais encore des taches à ta serviettes, comme hier, tu sortiras de table.

—C'est bien simple, répond ma soeur, mon bon petit papa, ne me mets plus de serviette; comme cela elle ne sera pas tachée.

* * *

Quand elle n'avait que quatre ans, ma soeur Marie-Louise, ayant été méchante, maman lui dit:

—Prends garde! le diable va te jouer un tour!
—Oh! pas de danger! répondit-elle, il est auprès des francs-maçons.

* * *

Marie, qui a neuf ans et demi, revenait de la promenade avec un bouquet de violettes qu'elle avait acheté pour maman; elle dit en présence de bébé:

—J'ai acheté des violettes pour guérir maman.

Consuelo, qui a trois ans, répond:

—Ce n'est pas avec des fleurs qu'on guérit maman, c'est en étant très sage et en priant beaucoup le Jésus.

A CHACUN SON METIER



I

M. l'Econome. — Ma femme se figure que je vais faire venir le vitrier pour un carreau cassé... jamais de la vie... Quand elle va rentrer, elle sera sûrement étonnée... je vais le poser moi-même.



HISTOIRES DE RIRE

LE CLIENT GRINCHEUX

C'est l'heure de l'appéritif à la brasserie du Vingt-et-Unième siècle. Les tables sont presque toutes occupées... Entre Monsieur Barbissac, ancien capitaine de gendarmerie, client habitué depuis huit jours. Il s'avance, la taille raide, l'air rêche, bousculant hommes et femmes sans s'excuser. Il s'arrête à un coin de table laissé vide.

Barbissac. — Garçon! garçon!!

Jules. — Voilà, monsieur.

Barbissac. — Tenez, voici ma canne.

Jules. — Bien, monsieur.

Barbissac. — Voici mon chapeau. Mettez-le à une patère.

Jules. — Oui, monsieur.

Barbissac. — Maintenant, tenez, voici mon pardessus... Aidez-moi donc à l'enlever, que diable!... Là! Maintenant, accrochez-le à un portemanteau... Pas là!... Ici, auprès de mon chapeau.

Jules. — Voilà, monsieur. (M. Barbissac prend une chaise et s'assied.)

Barbissac. — Maintenant, donnez-moi un journal.

Jules. — Lequel, monsieur?

Barbissac. — Un journal d'aujourd'hui, bleu, comme...



II

—C'est étonnant comme ce verre-là est coupant : je n'en ai jamais vu de pareil.

Jules. — Le "Figaro" ? le "Gaulois" ? le "Journal" ?

Barbissac. — Voulez-vous me laisser parler, que diable! au lieu de m'interrompre à chaque instant... Donnez-moi le "Gaulois". (Jules apporte le "Gaulois".)

Barbissac. — Pourquoi ce "Gaulois" est-il déchiré?... Regardez-moi cette première page. Il y a, au moins, une largeur de main de déchirure.

Jules. — C'est en le dépliant, sans doute.

Barbissac. — En le dépliant?... Est-ce aussi en dépliant ce journal, que vous avez mis cette tache de café sur la seconde page?... C'est dégoûtant! Allez de suite me chercher un autre "Gaulois".

Jules. — L'autre est en mains, monsieur.

Barbissac. — Si l'autre est en mains, allez m'en acheter un, voilà tout.

Jules. — J'y vais, monsieur.

Barbissac, (soliloquant de façon à être entendu de ses voisins.) — Quel sale café!... Décidément, c'est à ne plus sortir de chez soi!... C'est plein partout! On n'a pas seulement une place pour s'asseoir!... Et les garçons sont d'une impolitesse!... Ah! bon Dieu! dans quel siècle vivons-nous!...

Jules, (qui revient avec le "Gaulois"). — Voici, monsieur.

Barbissac. — Vous avez mis le temps à aller chercher ce journal!... Enfin! (Barbissac com-



III

—Ca, c'est bête... J'ai pris le tabouret dont les pieds ne tiennent pas... J'aurais pu dégringoler et me faire bien du mal.

mence la lecture du "Gaulois". Il fait, à haute voix, quelques réflexions désobligeantes sur ce qu'il lit.) Les idiots!... Crétin, va!... Ah! sous l'Empire!... Oui, il y aura toujours trop de ces gens-là!... Maroufle, va! (Il s'arrête dans la lecture de son journal, et appelle le garçon.)

Jules, (empressé.) — Voilà, monsieur.

Barbissac. — Pouvez pas venir, quand je vous appelle depuis une demi-heure?

Jules. — ?...

Barbissac. — Ce n'est pas la peine de me regarder comme ça, d'un air ahuri! Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé ce que je prenais?

Jules. — Je craignais de mécontenter monsieur.

Barbissac. — C'est bien. Donnez-moi une absinthe.

Jules. — Au sucre!...

Barbissac. — Espèce de gourde! quand je veux une absinthe au sucre, je le dis!... J'ai commandé une absinthe, donc c'est une absinthe nature.

Jules. — Bien, monsieur. (Il va quérir une bouteille d'absinthe, revient avec une soucoupe et un verre, et se prépare à servir. M. Barbissac lui arrache la bouteille des mains.)

Barbissac. — C'est bien du vrai "Pernod", au moins ?



IV

—C'est bien là que l'on voit que les maisons d'aujourd'hui ne sont pas si bien construites que les anciennes !

Jules. — Mais oui, monsieur. Nous n'avons que cette marque-là.

Barbissac. — Connu, connu!... Pas besoin de vanter les produits de l'établissement... Ça ne prendrait pas, mon gaillard, ça ne prendrait pas.

Jules, (qui sert de l'absinthe.) — Comme ça, monsieur?

Barbissac. — Un peu plus!... (Jules continue à verser. Barbissac l'arrête.) — Un peu moins... Enlevez-en!... Je ne vous en demande pas plein le verre, que diable!... Enlevez-en jusqu'ici. (Jules enlève un peu d'absinthe, remet le verre et se prépare à s'en aller.) Vous savez pourtant que je ne bois que de l'eau frappée!... Donnez-moi vite la carafe frappée. (Jules apporte la carafe et tourne le dos... Barbissac fait son absinthe lentement, selon la formule. Il reste silencieux pendant dix bonnes minutes. Puis il s'écrie:) Palmes de Dieu! qu'il fait chaud ici! Quelle étuve! (Cinq minutes après, ayant goûté une gorgée de son absinthe, il appelle Jules.) Garçon! garçon!...

Jules. — Monsieur?

Barbissac. — Donnez-moi un jeu de cartes. (Jules apporte un jeu de cartes et un tapis.)

Barbissac. — Eh bien! vrai! elles sont propres, vos cartes!... Je ne sais pas si ce sont les cartes qui ont sali le tapis ou le tapis qui a sali les cartes, mais tout ça aurait besoin d'une rude lessive.

Jules. — Je ferai poliment remarquer à monsieur que ce sont les plus propres, pourtant, que j'ai choisies.

Barbissac. — Merci bien du renseignement,



V

—Ca ne fait rien... je crois qu'il aurait tout de même mieux valu aller chercher le vitrier !...

garçon!... Ça fait honneur à l'établissement... J'y reviendrai!... (Jules, agacé à la fin, s'en va vers d'autres clients qui le réclament. Barbissac essaie une réussite, en continuant à ronchonner entre ses dents. Soudain, il appelle:) Garçon!

— Jules. — Monsieur?

Barbissac. — Venez là, je vous prie.

Jules. — Oui, monsieur.

Barbissac. — Tenez, voici ma blague à tabac et ma pipe. Bourrez-la-moi... Fort dans le fond, légèrement en dessus. (Jules s'exécute et rend sa pipe bourrée à Barbissac.)

Barbissac. — Ce n'est pas parfait... Non, on voit que vous n'y entendez rien! Aussi, vous fumez sans doute la cigarette!... Oui, vous avez une tête à fumer la cigarette...

Jules. — Je ne fume pas du tout.

Barbissac. — C'est la même chose... Maintenant, allumez-moi ma pipe. (Jules prend une allumette qu'il fait flamber et approche la flamme du fourreau de la pipe.)

Barbissac. — Ce n'est pas ça, voyons!... Ne tremblez donc pas comme ça... On dirait que vous avez peur!... Allons, ça y est, rompez, je vous ai assez vu! (Jules va servir d'autres clients. Barbissac se remet à sa réussite. A un moment donné, sa figure s'éclaire d'un sourire.) Ah! ça n'est vraiment pas trop tôt que ça y soit! (Il appelle Jules qui accourt.) Puisque vous êtes garçon de café, vous devez savoir jouer aux cartes... Eh bien! je viens de faire cette réussite-là!... Hein! Est-ce tapé?

Jules. — Oh! oui.

Barbissac. — Elle est, d'ailleurs, très difficile... Eh bien! je vais essayer de la refaire. (Vivement il remet les cartes en un paquet.) Coupez, garçon!

Jules, (qui ne comprend pas.) — Monsieur?

Barbissac. — Je vous dis de couper. (A ce moment des clients appellent Jules.)

Jules, (agacé.) — Impossible, monsieur. On m'appelle.

Barbissac, (furieux.) — Ah! c'est comme ça! Ah! vous ne voulez pas couper quand je vous le demande! Ah! vous ne voulez pas me rendre un service aussi peu important... C'est bien!

C'est très bien!... (Il vide son absinthe d'un trait.)—Ah! c'est com- ça!... Eh bien! vous n'aurez pas de pourboire. (Il tire quarante centimes de sa poche, et majestueusement, fait sonner les sous sur le marbre. Jules arrive.)

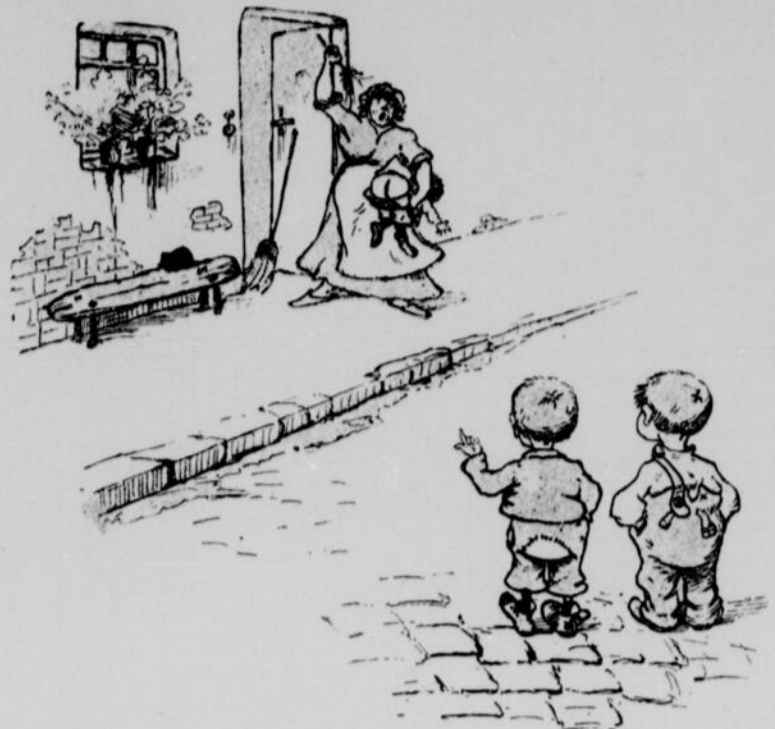
Barbissac, (d'un ton très sec.) — Voici quarante centimes, garçon!... je vous fais remarquer que je ne vous donne pas de pourboire, pour vous apprendre à être poli avec les clients!

Jules. — ?...

(M. Barbissac se lève, prend son chapeau et son pardessus, qu'il endosse, aidé du garçon. Il s'arme de sa canne et se dirige vers la sortie.)

Barbissac, (en claquant la porte.) — Quand je reviendrai dans cette boîte-là, il fera chaud!

DEVANT LE CHATIMENT



—Et dire qu'on appelle ça le sexe faible!

LE MYSTIFICATEUR MYSTIFIÉ

Un commis-voyageur de l'aimable race des farceurs voyageait sur la ligne de Limours. A la station de Bourg-la-Reine, il sortit sa tête à la portière, et, avisant le chef de gare:

—Monsieur, lui demanda-t-il, est-il vrai que c'est vous qui avez inventé la vapeur?

L'employé le regarda sans répondre et s'éloigna au milieu des rires complaisants des autres locataires du compartiment.

Mais lorsque tout fut prêt pour le départ, il revint près de son mystificateur, et ouvrant précipitamment la portière:

—Descendez, lui dit-il, descendez vite!

Le loustic, croyant qu'il s'agissait de changer de voiture, obéit aussitôt. Lorsqu'il fut à terre, le chef de gare donna le coup de sifflet et le train partit.

Quand la voie fut déserte, le loustic attendit quelques instants, ne comprenant pas bien pourquoi on le faisait changer de ligne.

L'employé s'approcha de lui.

—Mais, monsieur, lui demanda le farceur, pourquoi m'avez-vous fait descendre?

—Pour vous dire qu'on vous a trompé, et que ce n'est pas moi qui ai inventé la vapeur!

A LA CAMPAGNE

Formidable gaffe d'un invité qui a la vue un peu basse.

—Qui est-ce donc, ce petit bonhomme à jambes cagneuses qui se promène avec monsieur votre père?

—C'est ma soeur, monsieur!... Elle rentre de sa promenade à bicyclette.

VOUS M'EN DIREZ TANT

Tom. — Elle dit qu'elle a vingt-quatre ans!

Jack. — Oui, mais n'oubliez pas qu'elle avait sept ans lorsqu'elle a appris à compter.

ENTRE BOULEVARDIERS

—Te voilà, jeune époux! où demeures-tu depuis ton mariage?

—C'est bien simple, mon cher, dans le quartier de la lune de miel.

ENTRE BOHEMES

—Aussitôt que j'eus dit à Lefagoté ses quatre vérités bien en face, il devint blanc comme sa chemise.

—Alors, sa pâleur n'a pas dû être excessive.

EN TURQUIE

—Quel est ce remue-ménage? demandons-nous.

—Le sultan part en voyage dans six heures, répond le gardien.

—Comment! Il lui faut tout ce temps pour être prêt?

—Oui; il a à embrasser ses deux cents femmes pour leur dire adieu.

DERNIERES VOLONTES

Au moment de partir pour un monde meilleur, un bourgeois, M. Durand, se tourne vers sa femme:

—Ne te laisse pas trop aller à la douleur, lui dit-il. Jure-moi que tu te remarieras au plus tôt.

—Pourquoi?

—Jure, et je te pardonnerai l'agréable existence que tu m'as fait mener!

Elle prête le serment exigé par le moribond. —Ah! merci, fait-il. Comme cela, je suis sûr d'être regretté par quelqu'un... par ton second mari!

PROFONDES REFLEXIONS

On est la "coqueluche" d'une personne jusqu'à ce qu'elle vous prenne "en grippe".

—Par les grandes chaleurs, on aime boire de la "bière" et s'étendre sur la "mousse".

—Quand les murs d'une place forte sont "fendus", c'est alors surtout qu'il faut les "défendre".

—L'orange est comme le chien de Jean de Nivelle, son jus s'en va quand on "la pèle".

ECONOMES DOMESTIQUE



—Décidément, Jean, cela n'est pas raisonnable, vraiment "nous" fumons beaucoup trop.

Récréation en Famille

JEU DE SALON

MA TANTE ION, OU LES MAGOTS DE LA CHINE. — On forme cercle et un des joueurs se tournant vers son voisin de droite, lui dit: "Connaissez-vous ma tante Ion? — Non! répond ce dernier. — Eh bien, ma tante Ion fait ça." Et le joueur prend une pose comique, on fait une grimace, ou encore un geste quelconque, portant la main à son nez et se frottant jusqu'au bas de la jambe, etc. Alors le voisin de droite doit répéter les gestes et les grimaces dont il vient d'être témoin; puis il interpelle le voisin avec la même phrase en faisant un autre geste, une grimace nouvelle; et chacun, à son tour, exécute le divertissement. Ce spectacle peut devenir très comique.

MATHEMATIQUE

On a acheté pour 100 francs six objets à quatre prix différents, chaque prix étant représenté par un nombre exact de francs; sachant, de plus, que trois de ces objets ont coûté le même prix, on voudrait trouver les quatre prix. Combien ce problème indéterminé a-t-il de solutions différentes?

ENIGME

Je suis une espèce de sac
Qui pend souvent sur l'estomac
Des oiseaux comme une dentelle,
Ou bien de mousseline est telle.
Autrement: sorte de filet
Pour faire la chasse du furet;
Grande cuiller demi-sphérique
Qu'on voit en France, en Amérique.

ALLUMER UNE CHANDELLE AVEC LA POINTE D'UN COUTEAU

Mettez à la pointe d'un couteau un petit morceau de phosphore de la grosseur d'un petit grain d'avoine, et ayant mouché une chandelle, éteignez-la à dessein; prenez aussitôt votre couteau, posez la pointe sur le lumignon de cette chandelle en écartant la mèche, et vous la verrez aussitôt se rallumer; observez qu'il ne faut pas la moucher de trop près afin qu'il reste assez de chaleur pour allumer les parties du phosphore.

DEVINETTE



Cherchez la maman.

Résultat de notre concours de décembre



Les concurrents peuvent voir par le profil re-

Nous sommes heureux d'avoir à féliciter ceux de nos lecteurs qui se sont intéressés à notre concours de beauté, à eux présenté durant le mois de décembre. C'est avec plaisir que nous constatons que, malgré la difficulté du problème d'esthétique proposé, parmi les très nombreuses solutions par nous reçues, il s'en trouve un nombre respectable de bien réussies. Ci-dessous, et d'après nos règles établies, les heureux vainqueurs auront la joie de lire leur nom et la qualité de la prime à laquelle leur patience et leur intelligence, leur a donné droit.

constitué la façon la plus artistique de résoudre ce petit problème. On voudra bien remarquer la pureté des lignes et des proportions anatomiques du visage. La forme et la disposition du menton ont été un écueil pour bien des personnes qui nous ont fait des envois.

Les dix personnes dont les noms suivent ont envoyé les meilleurs profils, nous les en félicitons; voici les prix qui leur parviendront sur demande :

- 1er prix, Mlle Parmélie Duguay, La Baie, P.Q., un an d'abonnement à l'Album Universel;
- 2e prix, Mlle Zéphirine Saneartier, No 535 rue Champlain, Montréal, six mois d'abonnement;
- 3e prix, Mlle Almira Lacombe, 127 Oxford St., Lewiston, Me., trois mois d'abonnement.

Les 7 personnes dont les noms et les adresses suivent ont gagné un portrait en couleur de Sa Sainteté Pie X :

- Mlle Marie-Louise Godro, Espanola, Ontario;
- Arthur Monday, 1309 rue Notre-Dame, Montréal;
- J. N. Robinson, 17 Sainte-Cécile, Québec;
- R. Paul, Montréal; Eleda Saucier, 307 Locust St., Lewiston, Me.; Mlle Arabella Fontaine, Marienville;
- Mlle Albertine Belleau, Arthabaska-ville.

CHRONOGRAMME

Quelle est la Date historique révélée par les Lettres numérales de ce vers:

J'aime les prés, les bois, surtout la solitude.

Nota. — La Lettre J pour I.

LES CARTES

JEU DE LECARTE

En premier :



On demande en premier lieu si ce jeu doit se jouer d'autorité, et secondement, si on le joue, comment on doit jouer.

RÉBUS



CALEMBOURS

Q. — Quelles sont les personnes les plus petites ?

R. — Ce sont les prisonniers, car ils tiennent dans un violon.

* * *

Q. — Quand la fortune change-t-elle de couleur ?

R. — Quand on est parvenu à l'atteindre (à la teindre).

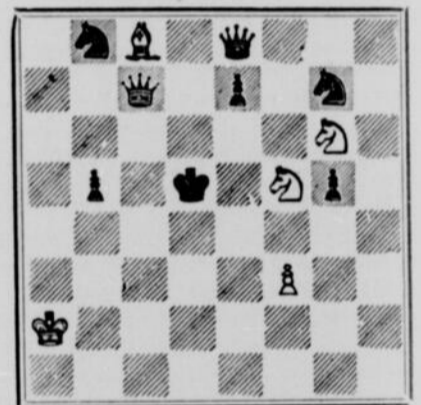
* * *

Q. — Quelle différence y a-t-il entre le train et la gare ?

R. — Le train se rend en gare tandis que la gare demeure et ne se rend pas, (garde meurt, etc.).

PROBLEME D'ECHECS

Noirs. 6 pièces.



Blancs, 6 pièces.

Les Blancs font mat en 2 coups.

CONSONNES ET VOYELLES

M . n . c . b . i . e . i . r . e . n . n .
a . d . m . u . i .

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 90

Problème chiffré. — Paris est la ville du monde où l'on peut le mieux se passer de bonheur.

Coquilles amusantes. — 1. Bois. Ouvrages. Vendent. Sûrement. — 2. Buse. Clouée. Porte. — 3. Boit, Eau. Lac. — 4. Bout. Oreille. Passe.

Rébus graphique. — Sur la pierre sans nom et sans date, un ange pleurait sous un cyprès.

Enigme. — La Rosée.

Comble. — Le comble de l'impudence pour un flâneur, la canne à la main, surpris par une averse, est de chercher un refuge dans la boutique d'un marchand de parapluies.

Arithmétique amusante. — Louis gagnait 8 francs et Jean 6 francs.

Problème de Dames. —

Blancs	Noirs
18 à 13	19 à 8
38 33	29 38
20 14	10 19
27 21	16 18
30 24	11 20
15 11	6 17
26 27	gagne.

CHOSSES VRAIES

UN BILLARDISTE SANS MAINS

On peut assister en ce moment, à Paris, à l'Académie de billard de l'Olympia, aux exploits de M. G.-H. Sutton, un des maîtres du carambole contemporain. Or, il n'a pas de mains. Sutton, qui est âgé de trente-trois ans, a perdu les mains par accident. A ce moment, il n'avait jamais taquiné l'ivoire. Un maître de Chicago lui proposa de lui donner des leçons. Il accepta... des deux mains, si l'on peut s'exprimer ainsi, et depuis il a à son actif des performances sérieuses: par exemple une partie de 3,000 au cadre, en cinq soirées, au cours de laquelle il battit le célèbre Galigher.

M. Sutton ne joue pas seulement du billard avec ses bras, il joue aussi des cartes et il écrit très lisiblement.



Le fameux billardiste George Sutton

POURQUOI MARCONI NE SE MARIE PAS

Marconi, l'illustre inventeur de la télégraphie sans fil, n'est pas marié et veut, jusqu'à nouvel ordre, s'interdire de prendre femme. Il aurait pris cette décision, nous écrit-on de New-York, à la suite de l'aventure suivante: Marconi s'était fiancé récemment à une jeune Américaine, miss Joséphine Holman. Mais soudain, coup de théâtre, les journaux publient, au nom de la famille, que, sur la demande formelle de sa fiancée, Marconi lui aurait rendu sa parole, et que le mariage ne se ferait pas.

En réalité, il paraîtrait que l'obstacle a été apporté par Marconi. Marconi était inébranlable dans la résolution de ne pas se marier avant qu'on ait acquis les preuves certaines de la transmission sans fils des télégrammes trans-

océaniques, et qu'il puisse alors jouir d'un peu de tranquillité et de vacances pour ses noces. Les Holman, au contraire, voulaient mener le mariage tambour battant. Leur désir s'est brisé contre la fermeté de l'illustre inventeur italien.

LES HIBERNANTS

Dans quelques régions de la Russie, et principalement dans la province de Pskov, les paysans sont réduits aux dernières limites de la pauvreté. Ils n'ont littéralement plus assez de nourriture pour passer l'hiver, à moins qu'ils

n'économisent leurs forces vitales autant qu'il leur sera possible. Cela vient de ce qu'ils amassent à l'entrée de l'hiver juste assez de nourriture et de combustible pour assurer leur existence. Ensuite, ils s'enveloppent aussi chaudement que possible et s'endorment pour l'hiver autour du poêle. Chaque jour, un membre de la famille se lève, distribue un morceau de pain et un peu d'eau, alimente le feu, et lorsque le frugal repas est terminé, il retourne se coucher. C'est exactement — à l'exception du chauffage — ce que font les animaux hibernants. Ce repos hivernal s'appelle, dans la langue du pays, le Sotsko. Quand l'hiver est terminé, les paysans se réveillent graduellement et commencent les travaux du printemps.

ORIGINE DU MOT "MOUCHARD"

Scit-on que l'origine des espions remonte à Darius. Plutarque les compare aux mouches auxquels ces avant-coureurs d'armées ressemblaient, autant par la légèreté que pour l'adresse, et la témérité folle dont ils avaient besoin pour réussir. Telle serait pour d'aucuns l'origine du mot "mouchard". La plupart des linguistes français ne professent cependant, pour l'étymologie de Plutarque, qu'un respect très modéré. Pour eux, le nom de "mouchard" tirerait son origine de Antoine de Mouchy, natif de Ressons, au diocèse de Beauvais, docteur à Sorbonne, plus connu sous le nom de "Mocharès". Ce Mocharès, qui se distingua par son zèle contre les calvinistes, fut nommé grand inquisiteur de France et exerça, contre les hérétiques, des poursuites aussi stupides que féroces, les faisant traquer comme des bêtes fauves par ses soudards, mis au préalable sur leurs traces par des espions, auxquels le peuple infligea le nom terrible de "Mocharès" (mouchards).

MORT EN HEROS

Latourte rencontre, l'autre matin, son bon ami Pochardin, et tout de suite la conversation s'engage. Latourte est gai comme un pinson, mais Pochardin a une mine si navrée que son camarade s'en émeut et lui en demande le motif.

— Ah! mon pauvre ami, tu te souviens de notre vieil ami Biberon, Biberon qui pouvait avaler six consommations à la suite? Eh bien! il s'est noyé!

— Pas possible!

— Si, si, mon vieux, on a retrouvé son corps en face de l'entrepôt Molson.

— Pauvre ami, fait Latourte, pensif, pauvre ami, cher et noble héros, dire que son instinct d'intrépide vide-bouteille l'a ramené vers le champ de bataille!



— De grâce, laissez-moi; si vous avez besoin d'une vie, allons chercher ma belle-mère.

MIEUX QUE CHEZ LUI

Le célèbre chansonnier Nadaud était au nombre des invités au château de Compiègne, sous le second Empire.

Lorsqu'il y arriva, l'empereur lui dit:

— Je veux que vous vous trouviez ici comme chez vous.

— J'irai à Votre Majesté, répondit le chansonnier avec calme, que j'espère m'y trouver mieux que chez moi.

DES PREFETS

L'acteur Provost venait de jouer avec beaucoup de succès un rôle de préfet dans une comédie de Legouvé.

L'empereur Napoléon III vint le féliciter.

— Mais, dit gaiement Provost, je suis tout au service de Sa Majesté, si elle a besoin d'un préfet.

— Je vous remercie, répliqua l'empereur. Ce sont des artistes comme vous qui sont rares. Des préfets, on en trouve assez facilement.



— Ah! Est-ce possible? Qu'avez-vous pu faire pour rentrer de l'école dans un état pareil?..

— Maman, c'est parce qu'on a joué aux députés!



— Dis donc, papa, quand tu seras fatigué, tu me le diras!

PENSEES PHILOSOPHIQUES

L'absence est le cuir à repasser de l'affection.

— Il y a moins de danger à lier une saucière qu'un fou.

— Il est beaucoup plus aisé de faire avancer une pendule qu'un mulet.

SENTIMENT DU DEVOIR

Un grand propriétaire nous a raconté dernièrement ceci:

Il possède un très beau chien de berger qu'il promène souvent avec lui. Il l'emmène déjeuner au restaurant, à la ville.

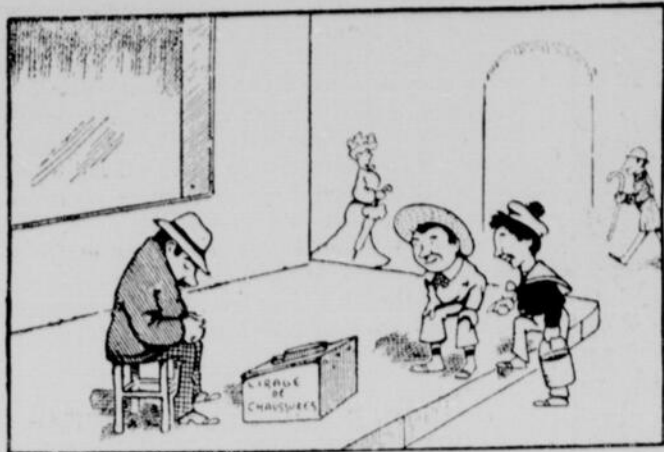
Cet animal va rôder dans les cuisines, où il est connu, et se fait spécialement donner des os de côtelettes.

C'est pour penser toujours à ses moutons.

VOUS EN VÉRREZ LA FIN

Avec un hiver humide, les rhumes sont communs; le meilleur remède pour les guérir radicalement est le BAUME RHUMAL.

LE CIREUR DE BOTTES



I

—Hé, Popaul, regarde donc le cireur de souliers! Crois-tu qu'il roupille devant sa boîte!... Profitons de ce que ton oncle t'a envoyé acheter de la colle forte...



II

...pour en fourrer sur l'empreinte du pied qui est sur la boîte. Tu vas voir dans un instant ce qu'on va rigoler!

ANECDOTE PARISIENNE

Ce fut une nuit terrible; tout Paris s'en souvient.

L'Opéra Comique flambait de la base au faite; les pompiers couraient comme de noirs démons à travers les flammes dévorantes. Une foule hurlante, surprise en pleine joie, essayant en vain de sortir de la fournaise; des puanteurs emplissaient l'air, des corps grésillaient; une fumée épaisse emplissait tout.

On joue "Mignon", ce soir-là.

Dans une baignoire d'avant-scène, deux jeunes gens sont seuls. Mariés de la veille seulement, au lieu de promener leur bonheur dans la banalité des hôtels à la mode, ils se cachent à Paris. Amis et parents les croient sur la route de Florence, et ils s'amusent comme deux enfants de leur escapade.

Une clameur horrible, faite de mille clameurs, les arrache à leur extase.

La scène est en feu. Réveil terrible!

Ils s'élancent hors de la loge, mais leur affolement est tel qu'ils montent au lieu de descendre.

Ils entrevoient des ombres hurlantes, ils vont comme dans un affreux cauchemar, perdant à chaque seconde une chance de salut.

Ils s'aperçoivent enfin de leur erreur, ils redescendent, cherchent une issue. Un couloir semble moins encombré, ils s'y précipitent. La fumée l'emplit; de minces langues de feu commencent à en lécher les murs.

La jeune femme s'arrête, à bout de forces.

Elle tombe sur les genoux.

—Laisse-moi, dit-elle d'une voix à peine distincte; sauve-toi, je me sens mourir.

—Me sauver sans toi! Y songes-tu? Encore un effort; appuie-toi sur moi.

—Je ne puis plus.

—Eh bien! noue tes deux mains à mon cou, je te porterai. Nous mourrons ici ou nous sortirons ensemble.

Et il plia les genoux pour recevoir son doux fardeau.

Il sentit la chère femme nouer ses mains défaillantes, et il prit sa course par-dessus les corps étendus, dégringolant les marches plus qu'il ne les descendait. Son doux et précieux fardeau lui communiquait une force surhumaine.

Sauvés enfin! il voit le ciel; l'air le frappe au visage.

—Je n'en puis plus, crie-t-il, il était temps.

La jeune femme glissait sur le sol.

Horreur! ce n'était pas elle. Une autre avait entendu, repoussé la jeune femme dans la mort et pris sa place.

Elle s'enfuit, poursuivie par un cri de malédiction.

Eperdu, il s'élança, rentre dans l'enfer...

L'escalier s'était effondré; tout était brasier.

On l'enleva, délirant.

Il n'a jamais recouvré la raison.

IL FAUT ETRE INGENIEUR

Baladèche, le pauvre Baladèche, l'éternel bohème dont les doigts, "brûlent l'argent", selon la forte expression populaire, n'ayant plus un sou, désespéré, et ne sachant que faire, pénètre dans un restaurant à bon marché et avise un garçon.

—Garçon, combien coûte un morceau de pain?

—Monsieur, répond le garçon, ici le pain est à discrétion...

—Et combien la portion de bœuf à la mode?

—10 cents.

—Combien la sauce?

—On ne la compte pas; la sauce est pour rien, monsieur.

—Eh bien, servez-moi donc, s'il vous plaît, un plat de sauce et beaucoup de pain à discrétion.

LE SUICIDE DE L'HEROINE

Extrait du roman-feuilleton:

"Angèle jeta un long regard par la fenêtre, et le suivit aussitôt..."

DEUX AMIS SE RETROUVENT

—Tu es marié... Eh bien! ta belle-mère?

—Ma belle-mère? Une femme charmante, un cœur exquis, un dévouement parfait... Ah! une vraie perle, celle-là.

—Tu as de la veine...

—En effet... Du reste, je ne l'ai pas connue. La pauvre femme était morte quand j'ai épousé sa fille.

UN MOT DU GENERAL GRANT

—Général, lui disait une artiste qui avait alors de grands succès en Amérique, il faut que je vous chante quelque chose.

—Puisqu'il le faut, fit-il avec résignation.

—Et que vais-je vous chanter?

—Quelque chose de court.

AU RESTAURANT

—Garçon... un deuxième fricandeau...

—Bien, monsieur...

—Avec beaucoup d'oseille... parce que, moi, je suis végétarien!

LE HASARD EST TOUJOURS PLAISANT

Dans une rue avoisinant la gare du Nord, une sage-femme occupe tout le premier étage d'un grand immeuble.

Au rez-de-chaussée de cette maison se trouve un magasin de nouveautés, avec cette enseigne: "Au Nouveau-Monde".

ENTRE MERE ET PETITE-FILLE

—Ah! petite vilaine, petit poison! C'est tout le portrait de ton père: si tu n'es pas sage, j'vais appeler le diable, qui t'emportera.

—Oh! j'ai pas peur, va! Papa te dit tous les jours: que le diable t'emporte, et t'es encore là!

COQUILLES

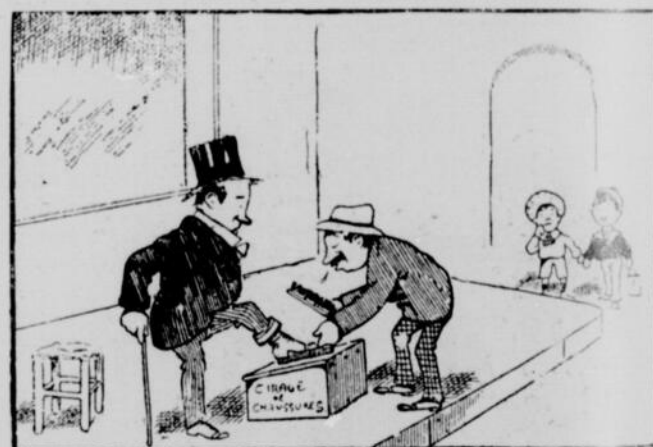
Alphonse Karr avait écrit un jour:

"La vertu doit avoir des "bornes". On peut juger de son ahurissement quand il lut sur l'épreuve: "La vertu doit avoir des "cornes".

Annonçant le départ d'un magistrat distingué, le "Progrès de X..." déclarait:

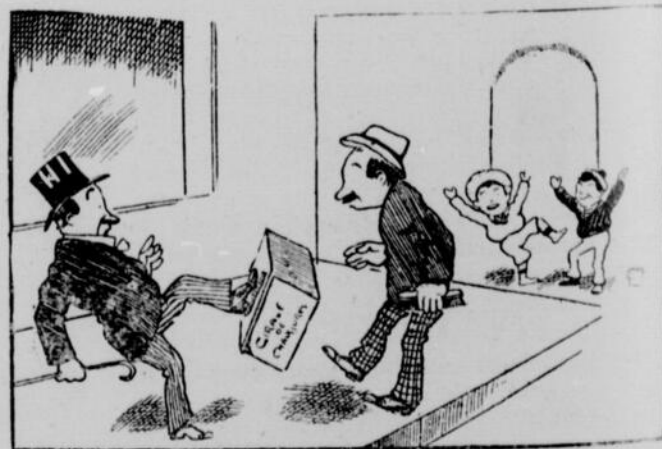
"Sa grandeur de "rapacité" avait été remarquée dès son arrivée parmi nous."

C'était "capacité", bien entendu, qu'on avait voulu dire.



III

Le cireur, qu'un passant vient de réveiller. — Ne craignez rien, monsieur! Vos chaussures seront brillantes comme un soleil... Seulement, appuyez bien votre pied, — et que surtout il ne bouge pas!



IV

Ah! pour ne pas bouger, son pied ne bougeait pas. Mais la boîte à cirer fut prise d'une danse folle... Et les deux garnements imitèrent la boîte à cirer. Ah! on ne s'embêta pas dans la rue, ce jour-là!

**LE REMÈDE DU DR SHOOP
CONTRE LE RHUMATISME
NE COUTE RIEN S'IL ECHOUE**

Supporte quelle personne honnête qui souffre du Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre. Durant bien des années, je n'ai jamais trouvé un spécifique pour le rhumatisme. Je poursuivis ce but pendant près de 26 ans. Ce fut enfin en Allemagne que mes recherches aboutirent. J'y découvris un précieux produit chimique, qui ne me déçut point comme d'autres remèdes contre le Rhumatisme avaient toujours et tout partout désappointé les médecins.

Je ne prétends point que le Remède du Dr Shoop contre le rhumatisme soit capable de convertir les jointures osseuses en chair. C'est chose impossible. Mais il fera sortir du sang le poison qui cause les souffrances et les enflures, et c'est par là qu'il agit fin au Rhumatisme. Je sais cela qu'il est fin au Rhumatisme. Je sais cela si bien que je fournis mon Remède contre le Rhumatisme à l'essai pour tout un mois. Je ne vous pas guérir tous les cas dans l'espace d'un mois. Ce serait déraisonnable d'attendre cela. Mais la plupart des cas se laissent vaincre en dedans de 30 jours. Ce traitement d'essai vous donnera la conviction que le Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme exerce un pouvoir contre le Rhumatisme — une puissante force, à laquelle cette maladie n'est pas capable de résister.

Je vous fais cette offre dans le but de vous convaincre de ma confiance. Cette confiance est uniquement le résultat de mon expérience — de mes connaissances réelles. Je sais ce que mon Remède est capable d'accomplir. Je le sais en effet si bien que je suis prêt à le fournir à l'essai. Écrivez-moi simplement une carte postale et demandez mon livre sur le Rhumatisme. Je m'arrangerai alors avec un droguiste de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, pour faire cet essai. Vous pouvez en faire l'épreuve pendant tout un mois. S'il réussit, il vous coûtera \$5.50. S'il échoue, c'est moi, et seulement moi qui en souffrirai la perte. Tout cela ne tiendra qu'à vous. C'est exactement ce que je veux dire. Si vous dites que l'essai n'a point été satisfaisant, je n'attends pas un sou de vous.

Écrivez-moi et je vous enverrai le livre. Essayez mon remède pendant un mois. S'il échoue, c'est moi qui y perds.

Adressez-vous au Dr Shoop, Box 980, Racine, Wis., E.-U.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens. hw



—Dis-moi un peu, mon petit enfant, comment t'appelles-tu?

—Comme mon père...

—Bien!... Mais... et ton père?

—Comme ma mère...

—Mais enfin, comment t'appelles-tu quand vient l'heure de manger la soupe?

—On m'appelle pas... j'étais toujours le premier!...

SEUL IL SUFFIT

Pour les affections de la gorge, des bronches et des poumons, n'employez que le BAUME RHUMAL; seul il vous guérira promptement et sûrement.

CHOSSES ET AUTRES

—Le parlement anglais se réunira le 2 février prochain.

—Les plantations de canne à sucre, à Cuba, promettent déjà un rendement considérable.

—En raison du manque de travail, l'immigration des Juifs russes en Amérique augmente constamment.

—Dans l'Inde, on a calculé que la superficie totale des terres cultivées pour la canne à sucre est de 1,040,380 hectares.

—Les exportations de grains faites par le Canada, durant l'année 1903, se sont élevées au montant de \$28,000,000.

—La flotte commerciale de l'Allemagne se compose de 3,959 bâtiments d'un tonnage de 3,080,548 tonnes.

—Un nouveau système de télégraphie sans fil a été inventé par Dario Campana, un Italien de Livourne. La transmission se fait sous terre et non dans l'air.

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement les longues soirées d'hiver? Sur réception d'une piastre, nous expédierons franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Vaincu par l'amour. — Le Château de Villebon. — Miséricorde. — La Cosaque. — Le Chambrier. — Les Drames de l'Irlande. — L'Amour d'une Reine. — La Loi d'Amour. — Tante Berthe. — L'Ami du Château. — La belle Tiennette. — Un Duel à Mort. — La Fiancée du Tueur de Lions. — Le Mendiant Noir. — La Lanterne Rouge. — L'Enveloppe Noire. — Fiancée d'Outre-Mer. — Le Sacrifice d'une Femme. — La Dame d'Auteuil. — La Volceuse d'Étants. — Le Secret du Blessé. — Le Compagnon Invisible. — Mariage aux Roses. — Les dix-sept ans de Marthe. — La Bruyère d'Yvonne. — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique. — Un Mariage de Confiance. — Amour d'Enfant. Amour d'Homme. — La Fille des Vagues. — Chagrin d'Almer. — La Vierge des Makis. — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui nous enverra dix cents. Adressez: Déon Frère, 1877 rue Sainte-Catherine, Montréal. 16.23.30.6

—Le roi a approuvé que l'anniversaire de sa naissance, au Canada, soit célébré le 24 mai.

—L'énergie, ou le pouvoir développé par un seul gramme de radium serait suffisant pour enlever un poids de 500 tonnes à un mille d'élévation. Une once suffirait pour faire agir un moteur de 56 chevaux-vapeur entraînant un train à la vitesse de 30 milles à l'heure.

—On cite un trait de clémence de la tsarine, qui fait honneur à son coeur autant qu'à son esprit. Apercevant, un jour, sur le bureau de son mari une pièce concernant un condamné politique, en marge de laquelle l'empereur avait tracé ces mots: "Pardon impossible; envoyer en Sibérie", l'impératrice prit un grattoir et effaça le point-virgule après le mot "impossible", puis, avec la plume, le plaça devant. La note marginale disait alors: "Pardon; impossible envoyer en Sibérie."

Le tzar laissa subsister la correction qu'avait faite sa noble épouse.

—On a découvert, dans l'Inde, une plante électrique. Ce n'est pas une plaisanterie, un journal de Madras en a confirmé la nouvelle. A une distance de 20 pieds, la plante électrique impressionne une aiguille aimantée, qui devient entièrement affolée si on l'approche davantage. L'énergie de cette singulière infleunce varie avec l'heure du jour. Toute puissante à deux heures de l'après-midi, elle est absolument nulle pendant la nuit. Dans un temps d'orage, son intensité augmente dans une remarquable proportion. Quand il pleut, la plante semble succomber et incline la tête, sans force, même si elle est protégée contre la pluie. A ce moment, on ne ressent aucun choc, et, en outre, l'aiguille aimantée demeure immobile. Les oiseaux et les insectes ne se posent jamais sur la plante électrique; un instinct semble les avertir qu'ils y trouveraient une mort certaine.

ILS SONT NOMBREUX

Combien de malades ont dû le rétablissement de leur santé au BAUME RHUMAL, le spécifique sans rival pour la guérison des rhumes, toux, grippe, bronchites!



—Ça ne va pas, mon ami? En effet, vous avez la langue bien sale...
—Oh! monsieur, ce n'est rien en comparaison des pieds!...



**SAVON
BABY'S OWN**

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL 35--n-y

**Spécifique du Dr Pasteur
CONTRE
l'Abus des
Liqueurs Alcooliques**

L'ivrogne est guéri en quelques jours par le SPÉCIFIQUE DU DR PASTEUR, facile et agréable à prendre.

M. JOS. O. QUENNEVILLE

Pharmacien-Chimiste, seul dépositaire pour le Canada.

— ADRESSEZ —

Jubilee Drug Hall | Pharmacie
1406 Ste-Catherine | Quenneville
Tél. Est 1041 | 397 St-Antoine
March. 356 | Tél. Up 2596
MONTREAL, Can.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!



Théâtre National Français

1410 STE-CATHERINE

SEMAINE DU 18 JANVIER 1904

LE CHEF-D'ŒUVRE DE D'ENNERY

LES

Deux Orphelines

...EXTRA...

Nouvelles séries de vues animées
Seules.

Prix matinées: 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.

Prix soirées: 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

**ROD. CARRIERE,
OPTICIEN**

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés:

1741 Ste-Catherine

(entre les rues St-Denis et Sanguinet)

Téléphone Bell Est 2257

—Les beurres canadiens conservent leur valeur sur les marchés anglais, concurrentiellement avec ceux d'Australie et de la Nouvelle-Zélande. La demande ne fait que s'accroître, tous les jours.



—Tu sais, Totor, je vais emmener ta soeur!... et si loin que tu ne la verras plus, je la garderai pour moi...
—Ben... vous n'avez pas peur, vous!

LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE

Dans l'omnibus Madeleine-Bastille:
L'intérieur est au complet. A la plate-forme, une seule place est libre. Une dame monte et prend cette place.

Tout au fond de l'omnibus, sont assis un monsieur très myope et sa femme. Celle-ci, voyant que les deux vieillards qui forment, avec son mari, la partie masculine de l'endroit, ne se dérangent pas, s'adresse à son mari:

—Arthur, offre donc ta place à cette dame qui se tient debout à la plate-forme.

Arthur se lève, veut saisir la barre d'appui, la manque et va s'abattre sur les genoux d'une nourrice.

—Pardon, madame!

Il reprend sa route et marche sur le pied d'un vieillard grincheux qui le traite d'imbécile.

—Pardon, monsieur! Vous ai-je fait mal?

Pas de réponse. Le vieillard est furieux.

Le pauvre Arthur essuie les verres de son lorgnon, fait encore deux pas et renversé, du genou, un bébé, qui se tenait debout devant sa maman.

Cris du gamin, protestations de la mère.

—Pardon, madame! Oh! le pauvre chéri, a-t-il eu mal?

L'enfant continue de pleurer, les voyageurs



—Pardon, mon petit ami, pour aller... ??

—Ton petit ami, ton petit ami! dis donc, est-ce que, par hasard, tu voudrais me donner ta fille en mariage?

grognent. Arthur prend le parti de gagner au plus vite la plate-forme, où il sera enfin délivré des fureurs qu'il sème sur son passage.

Il écrase un pied par-ci: "Pardon, monsieur!" frôle une jambe par-là: "Pardon, madame!" et arrive, le front mouillé de sueur, à la porte de sortie.

Alors, respectueusement, le chapeau à la main, Arthur s'incline devant la dame:

—Madame, voulez-vous me permettre de vous offrir ma place?

La dame. — Merci, monsieur, je préfère rester ici.

A la plate-forme, pas une place libre; notre malheureux myope pousse un soupir de désespoir et, au milieu des murmures de l'assistance, s'apprête, la mort dans l'âme, à reprendre, en sens inverse, sa promenade sur les orteils de ses compagnons de voyage.

LE LOUP-GAROU

Un avocat, abonné à l'"Album Universel", qui ne croit pas aux revenants ni aux sortilèges, se trouvait, pendant les vacances, avec un habitant du Bas Saint-Laurent, où la foi aux loups-garous est encore en ferveur.

Le villageois soutenait que chaque soir, le loup-garou parcourait la campagne, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre.

L'avocat, hasardant un geste d'incrédulité:

—Mais, monsieur, lui dit le paysan, moi je l'ai vu, de mes propres yeux vu, même que j'en ai eu une frayeur terrible.

—Et sous quelle forme s'est-il présenté à vos regards?

—Sous celle d'un âne.

—Vous avez eu peur de votre ombre!...

LE BAS MIRACULEUX

Un brave homme du Transtevere demanda dernièrement avec grande insistance une audience de Pie X et l'obtint.

—Saint-Père, dit l'italien joyeusement, venez d'opérer un miracle.

—Un miracle, mon fils!

—J'avais très mal à la jambe. J'ai mis un de vos bas dont me fit cadeau un de vos "camériers", et me voici guéri. N'est-ce pas un vrai miracle?

—C'est du moins une chose fort curieuse, répliqua Pie X avec un fin sourire; car, moi aussi, j'ai mal aux jambes. Je mets pourtant chaque matin mes deux bas... et je ne suis pas encore guéri!...

AU BUREAU DE PLACEMENT

—Chez qui étiez-vous auparavant?

—Chez un météorologiste.

—Pourquoi êtes-vous partie?

—Il faisait tout le temps des observations.

ON PARLE DU DEPUTE X...

—Je le crois partisan de la politique de concentration...

—Comment pouvez-vous connaître ses opinions? il ne dit jamais un mot...

—Justement! qui ne dit mot... concentre!

A PROPOS DES DERNIERES GREVES

—Enfin, tout semble rentrer dans la voie de l'apaisement; et c'est heureux, car on signalait déjà une certaine effervescence parmi les frotteurs de parquet.

—Que réclamaient-ils?

—Ils ne voulaient plus se déplacer; ils demandaient à faire le travail chez eux.

DANS UN CERCLE DENTAIRE

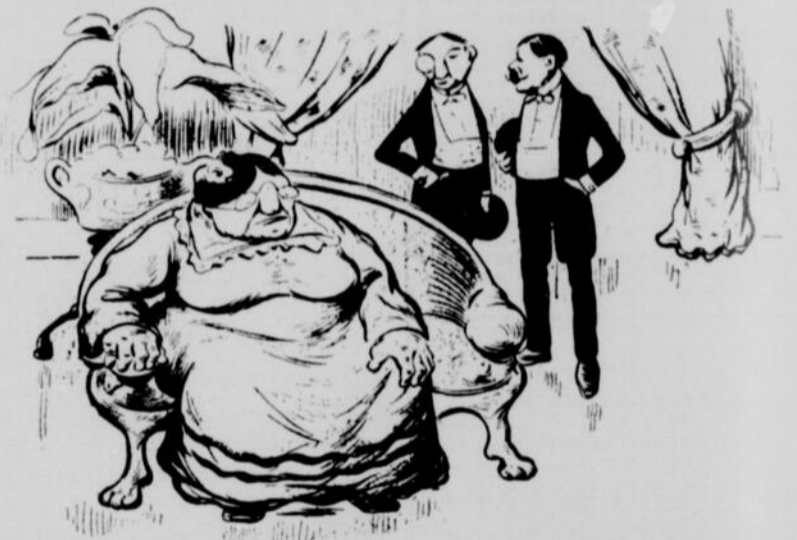
—Alors, monsieur le professeur, vous dites que la base des dents se trouve aux gencives?

—Evidemment.

—C'est assez drôle.

—Que voyez-vous de drôle là-dedans?

—C'est que dans ces conditions, les dents de la partie supérieure de la mâchoire ont leur base en haut et que, par conséquent, le haut des dents se trouve en bas...



—Sapristi! quelle femme, un vrai monument, n'est-ce pas, monsieur?

—Oui, et vous pouvez dire un "monument expiatoire".

—???

—C'est ma belle-mère!

QUELQUES COMBLES

De la propreté pour une femme de chambre: Vider une querelle.

De la maladresse: Attraper une entorse en courant après une chimère.

De l'impolitesse pour un médecin: Faire presser des sang-sues.

De l'autade pour un tambour: Battre... la générale.

CHEZ LE COIFFEUR

—Pendant que vous me raserez, dit Bicoquet à son coiffeur, vous aurez soin de me faire une légère entaille au menton.

—C'est une plaisanterie, sans doute? fait l'opérateur.

—Rien n'est plus sérieux, continue le singulier client. Ma future, à l'occasion de ma fête, m'a fait cadeau d'un rasoir, et je voudrais qu'elle crût que je me suis rasé moi-même.

LE BAUME RHUMAL

Par ses propriétés tonifiantes et adoucissantes, par ses vertus curatives et par son action prompte, le BAUME RHUMAL est le remède qui convient à ceux qui toussent.